

BULLETIN  
DE  
*L'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



PALAIS DES ACADÉMIES  
1, RUE DUCALE  
BRUXELLES

## SOMMAIRE

---

	Pages
<b>La poésie du roman</b> ( <i>Communication de M. Constant Burniaux, à la séance mensuelle du 11 octobre 1958</i> ) .....	173
<b>La commémoration de Spoelberch de Lovenjoul</b> (Séance publique du 13 décembre 1958)	
Discours de M. Lucien Christophe .....	184
Discours de M. André Maurois .....	202
<b>Hommage au Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul</b>	
Allocution de M. Francis Ambrière .....	213
Allocution de S. E. M. Raymond Bousquet .....	216
Lettre de M. Jean Pommier .....	218
<b>RAPPORTS :</b>	
<b>Prix académiques 1958</b> , par M. Luc Hommel .....	219
<b>Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1958</b> , par M. Joseph Hanse .....	222
<b>CHRONIQUE</b>	
<b>Le souvenir de Louis Piérard</b> , par M. Constant Burniaux ...	232
<b>Un déjeuner académique</b> .....	233

# La Poésie du roman

Communication de M. Constant BURNIAUX  
à la séance mensuelle du 11 octobre 1958.

---

La modestie m'oblige à constater, et la prudence bien plus encore, que mon sujet, la poésie du roman, n'est pas de tout repos. Non seulement il a été peu traité, mais celui qui s'en occupe s'aperçoit bientôt que les limites de ce sujet ne sont pas toujours faciles à reconnaître, car le domaine du roman est aujourd'hui immense et fluctuant. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas la moindre prétention à l'exhaustivité. Ce que je voudrais faire, après avoir défini mon sujet, c'est un peu de critique prospective, selon le mot de Théophile Gautier ; c'est un reportage chez quelques romanciers que nous connaissons, afin de montrer comment ils adoptent la poésie, puis chez d'autres, que nous connaissons peut-être moins, et qui parlent de recherches, qui admirent Proust, Joyce, Kafka, Faulkner et opposent aux formes traditionnelles du roman un refus parfois plus apparent que réel.

La poésie du roman ? Ne faudrait-il pas définir d'abord la poésie ? Pour Valéry, elle « est l'ambition d'un discours qui soit chargé de plus de sens et mêlé de plus de musique que le langage ordinaire n'en porte et n'en peut porter ». « Aucun artiste ne tolère le réel », disait Nietzsche. J'ajouterai donc que le premier rôle de la poésie dans le roman paraît être d'enchanter le réel.

Le roman est très différent du poème ; et pourtant il a toujours pris en charge, mais pour son propre compte, l'élément poétique. Peut-être en souvenir d'un passé commun, peut-être tout simplement parce que la plupart des romanciers sont des poètes. Cet élément poétique, que le roman doit assimiler afin de ne pas rompre son équilibre, existe chez les romanciers dont l'œuvre relève du domaine de l'art, les seuls qui m'intéressent ici, il existe même chez les pires naturalistes. Certains d'entre eux pourraient

nous fournir des exemples précieux. Je songe au récit *Le Horla*, de Maupassant, et, dans le même recueil de nouvelles, aux pages admirables, toutes trempées de tendresse mélancolique, qui s'intitulent *Amour*.

L'inhabituel et l'inattendu sont, d'une manière générale, une intense source de poésie par le dépaysement qu'ils apportent au lecteur. M<sup>me</sup> Marie Gevers nous en a offert autrefois des exemples recueillis chez ce héros de la fantaisie métaphysique qu'est Kafka. La poésie, c'est aussi le mystère, c'est l'impossible, thème secret de *Sylvie* où le rêve romantique est fait de refoulements qui s'épanouissent dans la nature.

Poursuivant la délimitation du sujet, nous en écartons le roman poétique dont la racine paraît être *Le Grand Meaulnes* et qui constitue probablement, à lui seul, un genre littéraire nouveau ou, plutôt, qui s'est revigoré depuis Longus et Bernardin de Saint-Pierre. Il existe là, de toute façon, un problème particulier, des problèmes particuliers. Giraudoux, « irréalisateur » l'anecdote, en est un à lui seul. Francis de Miomandre, substituant avec habileté dans *Aorasia*, son dernier roman, l'invraisemblable à la réalité, en est un autre. Il s'agit, en l'occurrence, de cet invraisemblable, qui, selon Émile de Girardin, peut quelquefois être vrai d'une vérité plus profonde que le réel apparent. Je songe aussi à quelques longues nouvelles de Beucler ; aux curieux récits de Christian Beck ; à *l'Ulysse*, de Joyce ; à la *Nadja*, de Breton ; à certaines histoires de Ramuz, de Jean de Bosschère, etc. Le roman poétique est un genre hybride, plein de risques. C'est le cas, diront d'aucuns, du roman envahi par la poésie, perdu pour le véritable roman doté, lui, dès *La princesse de Clèves*, d'un sous-sol psychologique qu'il paraît parfois sur le point d'abandonner.

Je ne cite que pour mémoire le roman à thèmes où des pièces, de prose ou de vers, entrelardent le texte sans s'y incorporer.

Mais comment la poésie s'incorpore-t-elle au continu romanesque ? C'est probablement la plus importante des questions auxquelles il me faudra répondre.

La poésie a parfois été en lutte avec le roman. Il suffit de songer à l'influence qu'ont eu les surréalistes, pendant deux ou trois décades, sur ce genre. Dans le roman, la poésie n'est pas élaborée, encadrée, soumise à des règles. Elle n'a pas une fin en soi, elle

ne s'y prépare pas une vie indépendante qui doit atteindre sa réalisation, par mûrissement ou par éclatement, dans un cadre défini. Non, dans le roman la poésie se trouve mêlée à la vie, la soulignant et la justifiant sur un plan plus élevé. Elle est la fleur singulière qui surgit parmi les feuilles d'une plante ; elle est le parfum du récit, sa lumière. Cette poésie-là survole le réel sans le quitter, elle subit les nuances de ses humeurs, elle a affaire avec la vie et même avec la morale. La difficulté n'est pas de danser ou de chanter sur un certain rythme, mais de poétiser, par exemple, des actions, des valeurs psychologiques ou éthiques. La poésie du roman accorde son pas à celui de la vie, quotidienne ou non. Il me souvient d'une parole d'Henri Clouard. La poésie, écrivait-il à propos d'un roman, n'est ici qu'un autre nom de la vérité. Voilà une bonne définition. Elle souligne à la fois l'appartenance au réel et le climat éthique. Dans le roman, je le répète, la poésie subit une existence nouvelle, elle y est mêlée à d'autres éléments, peut-être plus « impurs », mais moins asservis. Elle échappe aux règles, pas aux rythmes de la vie dont elle accentue le sens ou dégage la morale.

La poésie, dit quelque part Cocteau, s'exprime malgré nous et si l'écrivain y pense, elle se refuse et ne s'exprime pas. Et il poursuit : « La bonne méthode en ce qui concerne le roman, par exemple, consiste à la fuir et à ne compter que sur les surprises qu'elle invente comme la foudre ».

Si le roman a été, autrefois, l'expression d'une structure sociale, il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui. Il est peut-être le genre littéraire qui s'adapte le mieux aux cent visages de l'individualisme triomphant, sans perdre de vue la vie, et qu'il s'agit de parler de l'homme à l'homme. La poésie qu'il porte subit, cela va de soi, ses amitiés, ses dégoûts et cette folie de recherche qui finira bien par déboucher sur de nouveaux paysages.

Je me propose d'examiner brièvement — avec peut-être une préférence, dont je m'excuse, pour les moins connus — quelques aspects de la poésie du roman. Certains critiques se sont demandés si cette poésie n'était pas dans les atmosphères, rien que dans les atmosphères. Ce serait chanter les louanges des créateurs étrangers au génie latin : Dostoïevsky, Gogol, Dickens, Kafka, Julien

Green (ce visionnaire dont la sensibilité n'est pas française) et, aussi, les romanciers belges d'origine flamande. On pourrait leur adjoindre tous les grands régionalistes, mais j'y reviendrai.

Les romanciers français ont moins eu le sens de l'atmosphère, sauf Bernanos et Mauriac (surtout dans *Thérèse Desqueyroux*). C'est le moment de rappeler que la tradition de *La princesse de Clèves* n'est pas morte en France. Le roman psychologique possède souvent — et c'est d'ailleurs le cas pour *La princesse de Clèves* — une poésie qui lui est particulière, une poésie intimement incorporée à l'action. Peu visible, et pourtant présente, elle anime le jeu des sentiments. C'est ici qu'apparaît la valeur poétique indétronable de l'amour. L'amour est poésie, parce qu'il est une source de dépaysement. Il n'est certes pas le seul sentiment qui possède le pouvoir d'arracher l'homme à lui-même, mais il est le plus puissant et le plus universel.

Si les romanciers français ont longtemps préféré une poésie fort ajustée au réel, les derniers venus s'en sont délibérément éloignés pour découvrir, à leur tour, l'atmosphère. Et je songe à Maurice Butor dans son *Emploi du temps*, dans le *Génie du lieu* ; je songe à Fisson, dans *La Butte aux ronces*. Cet exemple-ci présente un intérêt particulier. La poésie de l'auteur est moins dans les mots que dans l'attitude des personnages et dans les atmosphères, qui sont comme des halos formés par l'accumulation de continuelles radiations poétiques. Il y a aussi Nathalie Sarraute et ses *Tropismes*, dont je reparlerai.

Je voudrais dire auparavant un mot de l'action, l'une des portes de la poésie du roman, comme l'a bien montré M<sup>me</sup> Marie Gevers. Certains romans d'aujourd'hui — que l'on peut classer parmi les plus vivants — possèdent, avec le cinéma, une forme nouvelle de poésie qui ne sort ni des mots ni d'une surimpression d'images interrompant l'action. Au contraire, elle est incorporée à l'action, elle l'exalte au-delà d'elle-même, jusqu'au symbole. C'est l'action elle-même qui devient poésie. Le grand film russe *Quand passent les cigognes* donne plusieurs exemples de ce que j'appellerai le réalisme symbolique.

C'est au cinéma, mais aussi dans le roman, que se réfugient aujourd'hui les formes concrètes d'une poésie dynamique, naturelle et spontanée. On en trouve des exemples chez Saint-Exu-

péry, Hervé Bazin, Françoise Mallet-Joris et Françoise Sagan, dont l'art doit beaucoup à la technique du cinéma. Son dernier livre, *Dans un mois, dans un an...*, est d'ailleurs fait de courtes séquences prévues déjà, semble-t-il, pour une éventuelle réalisation. Le symbolisme des images joue ici un rôle important. Une vieille main tendue vers l'écouteur du téléphone figure la déception ; un regard fixé sur un dos indifférent, c'est la solitude amoureuse. Je regrette de ne pouvoir m'attarder à ce sujet si captivant. J'aurais aimé dire un mot du tourbillonnement des actions sous-jacentes chez Dostoïevsky ; j'aurais pu faire paraître à la barre celui que Sartre appelait *Saint Genet, comédien et martyr*, et qui considérait le vol comme un acte poétique.

J'ai nommé Dostoïevsky. Peut-être trouve-t-on chez lui, plus que chez aucun autre romancier, ce besoin de contact, ce besoin de sortir de soi, ce besoin de sortir de sa solitude, ce besoin d'amour, pour tout dire. Cette envie-là, immense et continue, se heurte à l'impossible et fait surgir, autour des actions des personnages, une sorte de fond sonore poétique, une sorte de ressac mélodieux après que le besoin d'amour s'est heurté à l'obstacle.

Comme certains personnages portent la vie pour leur propre compte, indépendamment même du récit dans lequel ils s'agitent, d'autres portent la poésie. Ce sont souvent des enfants, des adolescents ou bien des personnages qui gardent en eux la nostalgie de leur enfance, de leur adolescence.

Si les romanciers se sont efforcés de découvrir l'enfant, je veux dire l'enfant authentique, c'est qu'ils devinaient chez lui un trésor de poésie à l'état pur. Ils ne se sont pas trompés. Et puis l'enfance, elle aussi, contient la digue de l'impossible et le ressac de mélancolie. Leurs effets ont créé chez l'auteur de *La Comédie humaine*, Curtius l'a montré dans son *Balzac*, deux besoins intarissables, le besoin de tendresse et le besoin de puissance, qui constituent non seulement les deux pôles de l'œuvre balzacienne, mais aussi deux sources secrètes de poésie auxquelles d'autres romanciers ont mené boire leurs personnages. Ou bien ils y sont allés boire eux-mêmes, le cœur lourd de regret. « ... mais il ne serait plus jamais, écrit Mauriac dans *Les Anges noirs*, cet enfant qui s'éveille un matin des grandes vacances,...

L'enfant glisse, chaque jour davantage, vers l'adolescence, poursuivant sa danse entre le rêve et la réalité. Mais il a deux compagnons à présent : un ange et un démon. Il prend tantôt la main de l'un, tantôt la main de l'autre. Il leur sourit pareillement. L'ange a parfois de l'humeur et le démon est si doux. L'inquiétude danse avec eux. L'adolescent — en qui bouillonne les sentiments de l'homme qu'il va devenir et ceux de l'enfant qu'il n'a pas cessé d'être — paraît toujours un peu poète. Hélas ! comme il se sert mal de ses sentiments. Il possède tout, dirait-on, mais il ne peut ni mesurer ni choisir. Le romancier, qui a gardé le don d'adolescence (Mauriac, par exemple) sait tout cela, il sait que l'adolescence est « le vestiaire de la personnalité », il se souvient et retourne à ce bric-à-brac merveilleux, le pille avec un sourire ému.

Le roman est inséparable de la vie. On peut en dire autant de la poésie qu'il porte, une poésie de vérité. Balzac et Stendhal en fournissent autant d'exemples qu'on en peut désirer. Plus près de nous, Cendrars répond à un interviewer : « Vous parliez de poésie, tout à l'heure, mais elle n'est pas dans un bureau, la poésie ! Elle est dans la rue, dehors, dans le monde » !

Si le roman est donc, par définition, attaché à la vie, cette vie, le romancier la transpose en l'appréhendant. Et c'est alors que s'ajoute l'élément poétique. Le réalisme et le naturalisme sont des interprétations. La réalité n'existe que par ses interprétations. Elles lui donnent un sens et, seules, elles peuvent lui donner la durée. Nous rencontrons d'ailleurs ici Émile Henriot, qui dans son dernier ouvrage, *Au bord du temps*, écrit : « L'imaginaire (est) souvent plus durable que ce qui a été réellement et a cessé d'être ».

L'indéfectible attachement du roman à la vie m'amène à parler du régionalisme. Le régionalisme, c'est le petit serpent de mer de nos publicistes. Il est inoffensif, mais ses glandes à venin sont pleines d'encre. Le régionalisme n'en demeure pas moins un phénomène important et commun à tous les pays. Les plus grands écrivains ont accroché leurs histoires — comme l'ont fait Ramuz, Giono et Mauriac — à un sol qui commande aux songes et aux passions des personnages. Le patriotisme naturel est une source de poésie. Et je ne songe pas (faut-il le répéter ?) aux



collectionneurs d'anecdotes de village, aux simples conteurs d'histoires, mais plutôt à la transposition d'un pays dans l'essentiel. Il faut signaler ici l'accord assez rare, mais précieux, avec le vrai, le vrai profond qui existe, entre autres, chez Ramuz, chez Mauriac et, parfois aussi, chez Eekhoud et chez Virrès, accord qui engendre une sorte de réalisme supérieur, une confrontation avec la ressemblance suprême.

Tout dernièrement, André Maurois écrivait à propos de Mauriac : « Croyez-vous qu'un auteur trouve plus de matériaux en prospectant superficiellement un vaste secteur qu'en creusant profondément le sol d'une petite concession ? Mauriac a toute sa vie continué des sondages dans le microcosme des Landes et de Bordeaux ». J'ajouterai, pour donner tout son poids à cet exemple et le ramener à mon sujet, que la poésie chez Mauriac naît de l'association d'un climat naturel avec un climat d'âme, l'un devenant le signe et comme la projection formelle de l'autre.

Voilà donc quelques aspects de la poésie du roman qui, dans une large mesure, demeurent fidèles aux sources traditionnelles. Mais il en est d'autres et je songe à certains dépaysements produits par l'optique des auteurs ou par leur sensibilité singulière.

Le premier dépaysement auquel je pense est d'origine relativement récente. Découvert par les psychiatres, il fut aussitôt adopté par les romanciers, qui, les uns après les autres, ont ouvert les portes de l'inconscient, livré passage aux forces obscures. Ces forces, qui grouillent dans le tréfonds des personnalités humaines, accourent au moindre signe des passions. Il existe là, à n'en pas douter, une source de poésie, saisissante et sombre, qui jaillit, par exemple, dans *Les Enfants terribles*, de Cocteau. Il faudrait citer encore Julien Green et bien d'autres.

La sensibilité singulière de certains romanciers leur permet de percevoir et d'exprimer les prolongements mystérieux, la résonance dans l'invisible des faits minuscules de la vie quotidienne. A vrai dire, le mystère nous environne, nous enveloppe, et le romancier-poète sait faire sentir sa présence par une sorte de vibration des phrases qui éveille chez le lecteur de subtils échos. Ce dépaysement-là existe chez les romanciers touchés par l'inquiétude métaphysique et qui peuvent charger le langage ordinaire

de plus de sens qu'il n'en porte et n'en peut porter, selon la définition (citée plus haut) de Valéry. Béhaine illustre bien cette définition quand, dans *La Moisson des morts*, il parle de son village et de tous ceux qui y ont vécu, ou bien quand il approche du mystère de la mort en décrivant la lente agonie de son chat. Dans son *Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Pierre de Boisdeffre consacre une étude à l'univers de Julien Gracq, qui offre un admirable exemple de dépaysement poétique. L'essayiste cite le début du *Rivage des Syrtes* et d'autres passages auxquels j'aurais aimé faire appel pour illustrer cette petite étude. On trouverait cent autres exemples, très différents, dans les œuvres de Sartre et même dans certains bons récits de science-fiction.

Nous atteignons à présent l'avant-garde des romanciers, la nouvelle avant-garde : on en change vite à notre époque. J'avoue que cette nouvelle avant-garde m'a semblé intéressante et je regrette de devoir, ici encore, me résumer trop brutalement.

Dans le nouveau roman, il n'y a plus de personnages, plus d'histoire, plus de sujet, plus de dialogue, plus de psychologie, plus même de monologue intérieur. Voilà pour l'apparence. En réalité, la psychologie n'est pas absente, mais c'est souvent une psychologie de masse. L'action et la poésie se sont retrouvées, tandis que les atmosphères paraissent être à l'honneur plus qu'elles ne l'ont jamais été chez les romanciers français. Ce que Nathalie Sarraute, par exemple, veut saisir, ce sont les régions infiniment fécondes, « distraites et sans défense de l'âme sensitive ». Dans *Tropismes* (qui passa inaperçu en 1939 et fut repris en 1957 par les éditions de Minuit), elle cherche à évoquer ce qui précède le sentiment de la passion, ce qui précède l'état ou l'attitude. Sous le nom de tropismes, elle décrit des phénomènes humains d'attraction et de répulsion. Dans ces pages fleurit lentement une poésie de l'essentiel et de l'anonyme. La romancière accentue le dépaysement en ayant l'air de considérer les humains comme le ferait un être extra-terrestre. Voici un extrait que je cite en qualité de prospecteur et où l'on pourrait déceler l'influence de Sartre. Il y a, par parenthèse, dans *La Nausée*, d'excellents exemples d'une poésie extrêmement « dépayssante ». Mais voici,

de Nathalie Sarraute, un passage de *Tropismes* qu'on pourrait intituler *La Foule* ou, mieux, *Foule* :

« Ils semblaient sourdre de partout, éclos dans la tiédeur un peu moite de l'air, ils s'écoulaient doucement comme s'ils suintaient des murs, des arbres grillagés, des bancs, des trottoirs sales, des squares.

« Ils s'étiraient en longues grappes sombres entre les façades mortes des maisons. De loin en loin, devant les devantures des magasins, ils formaient des noyaux plus compacts, immobiles, occasionnant quelques remous, comme de légers engorgements.

« Une quiétude étrange, une sorte de satisfaction désespérée émanait d'eux. Ils regardaient attentivement les piles de linge de l'Exposition de Blanc, imitant habilement des montagnes de neige, ou bien une poupée dont les dents et les yeux, à intervalles réguliers, s'allumaient, s'éteignaient, s'allumaient, s'éteignaient, s'allumaient, s'éteignaient, toujours à intervalles identiques, s'allumaient de nouveau et de nouveau s'éteignaient.

« Ils regardaient longtemps, sans bouger, ils restaient là, offerts, devant les vitrines, ils reportaient toujours à l'intervalle suivant le moment de s'éloigner. Et les petits enfants tranquilles qui leur donnaient la main, fatigués de regarder, distraits, patiemment, auprès d'eux, attendaient ».

Il y a d'autres exemples à prendre chez les nouveaux romanciers, qui paraissent se souvenir de l'enseignement de Flaubert, être persuadés que l'obligation la plus certaine de l'écrivain, c'est de découvrir du neuf. Je ne puis malheureusement les présenter tous. Peut-être suffit-il de citer Genet, qui, parlant au nom des voyous, nous offre sa poésie intolérable ; Robbe-Grillet et sa poésie envoûtante ; Jean Cayrol et la poésie du pré-roman ; Robert Pinget et sa poésie caustique ; Marguerite Duras ; Claude Simon ; Kateb Yacine ; Michel Butor ; Jean Lagrolet et, enfin, Samuel Beckett. Auteur de *Malone meurt* et, surtout, de *L'Innommable*, Beckett mérite, comme l'on dit, une mention spéciale. Ses héros narrateurs parlent au nom de l'homme. Sa poésie du moi solitaire s'adapte au ton du monologue ; elle inquiète, elle piétine, grouillante et grise, éternellement dubitative.

Ce n'est pas sans raison que les romantiques considéraient que Dieu, la nature et l'amour étaient les trois grands thèmes poétiques. Nous avons déjà rencontré la nature et l'amour dans le roman moderne. Dieu ou l'absence de Dieu produisent de grands appels de poésie. Stanislas Fumet l'a dit avant moi : « C'est souvent l'absence de Dieu qui dans un roman fait la poésie. Ce vide que Dieu laisse entre les créatures, surtout quand elles sont portées à se rapprocher avec violence, ne serait-il pas un extraordinaire appel de poésie ? Car c'est le gouffre d'absence qui s'écrie avec l'*Orphée* de Cocteau : « ... la poésie, mon Dieu, c'est vous ! »

La morale à laquelle je songe tout naturellement ici se trouve sur le chemin de la poésie, au bout du chemin. Ce n'est pas une morale de convention, mais de dépassement, d'héroïsme, de grandeur, grandeur qui peut exister dans le quotidien : il s'agit d'une simple question d'optique et de qualité d'âme. Cette morale-là a le goût du dépaysement, et c'est en cela qu'elle rejoint la poésie. Elle donne à la prose un souffle exaltant. Elle est l'âme des faits, la force spirituelle qui leur prête un sens au-delà d'eux-mêmes. Le lecteur, de son côté, demande au roman de satisfaire son instinct moral. Il semble d'ailleurs que la poésie se porte naturellement vers la morale, y trouve comme une vocation. D'où je conclus qu'un livre comme *Madame Bovary* est un modèle. Rien n'y manque : ni l'observation, ni la poésie, ni la morale.

Les exemples de rapprochements entre l'action et la morale, entre la poésie et la morale sont nombreux dans les œuvres de Malraux, de Montherlant et, surtout, de Saint-Exupéry, qui représente l'union, naturelle et indissoluble, de la poésie et de l'action, de l'action ennoblie par la poésie. Les exemples offerts par Saint-Exupéry paraissent confirmer le fait que signale Maurice Butor dans *Les Cahiers du Sud*. D'après l'auteur de *La Modification*, la poésie du roman évoluerait peu à peu vers une forme à la fois épique et didactique. Chez Saint-Exupéry, l'action est poésie et le sens de l'action est moral. Ainsi se trouvent réunis, l'action, la poésie et la morale.

Voici donc l'admirable début de *Terre des hommes*, qui valut à son auteur le Grand Prix du roman de l'Académie française :

« La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais pour l'atteindre, il lui faut un outil. Il lui faut un rabot, ou une charrue. Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. De même l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vicieux problèmes.

« J'ai toujours, devant les yeux, l'image de ma première nuit de vol en Argentine, une nuit sombre où scintillaient seules, comme des étoiles, les rares lumières éparses dans la plaine.

« Chacune signalait, dans cet océan de ténèbres, le miracle d'une conscience. Dans ce foyer, on lisait, on réfléchissait, on poursuivait des confidences. Dans cet autre, peut-être, on cherchait à sonder l'espace, on s'usait en calculs sur la nébuleuse d'Andromède. Là on aimait. De loin en loin, luisaient ces feux dans la campagne qui réclamaient leur nourriture. Jusqu'aux plus discrets, celui du poète, de l'instituteur, du charpentier. Mais parmi ces étoiles vivantes, combien de fenêtres fermées, combien d'étoiles éteintes, combien d'hommes endormis...

« Il faut bien tenter de se rejoindre. Il faut bien essayer de communiquer avec quelques-uns de ces feux qui brûlent de loin en loin dans la campagne ».

Un mot pour conclure. Il existe donc une poésie propre au roman, et qui lui donne sa résonance. Cette poésie est liée à la vision du romancier, liée à sa puissance de dépaysement. Il ne s'agit point, comme l'ont cru des critiques à courte vue ou d'occasion, et parfois aussi des romanciers ; il ne s'agit point d'un élément poétique purement descriptif, ornemental, mais d'une poésie incorporée, baignée par le sang même du récit à qui elle donne force et saveur.

# La commémoration de Spoelberch de Lovenjoul

---

*Au cours de sa séance publique annuelle du 13 décembre 1958 l'Académie royale de langue et de littérature françaises, en présence de M. Charles Moureaux, Ministre de l'Instruction Publique et de M. Pierre Harmel, Ministre des Affaires Culturelles, a commémoré le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort. M. Lucien Christophe, directeur, a pris la parole au nom de l'Académie royale tandis que M. André Maurois apportait l'hommage de l'Académie française.*

## Discours de M. Lucien CHRISTOPHE.

Lors de la séance publique que notre Compagnie consacra à Balzac à l'occasion du centenaire de sa mort, en 1950, l'œuvre et les mérites de Spoelberch de Lovenjoul ont été évoqués par les soins fervents de notre confrère Mario Roques, que le Vicomte de Lovenjoul avait, en 1904, accueilli dans son sanctuaire et qui avait mis ses trésors à la disposition du jeune savant, avec une bonne grâce et un tact dont Mario Roques lui gardait, en 1950, un souvenir reconnaissant.

Il n'est lettré dans le monde, qui ne sache l'importance des collections Spoelberch de Lovenjoul et qui ne rende hommage à ce prodigieux ouvrier de la recherche, dès que sont prononcés les noms de Balzac, George Sand, Musset, Sainte-Beuve, Théophile Gautier. Mais il ne vient jamais qu'à leur suite. Son nom, dans les tableaux de la littérature, n'apparaît jamais qu'en note ou qu'en marge. Il est à la fois célèbre et inconnu.

Sans séparer le serviteur diligent des maîtres à qui il s'est donné, l'Académie, en consacrant sa séance publique annuelle à Charles de Spaelberch de Lovenjoul, désire l'honorer dans son unité, dans sa qualité d'homme et projeter la lumière sur une des figures les plus originales, les plus attachantes et les plus entières de la Belgique littéraire au 19<sup>e</sup> siècle.

Cette histoire de la littérature française en Belgique, au siècle dernier, reste assez mal distribuée, dans l'opinion flottante qu'on s'en fait, malgré les efforts de plus en plus attentifs des critiques et des historiens de la littérature pour redresser des erreurs de perspective, réparer des oublis, corriger des jugements sommaires où des emballements et des mépris également exagérés faussent la hiérarchie des valeurs.

Par exemple, de ce qu'aucun courant poétique authentique n'avait enrichi la création littéraire dans le premier demi siècle de la Belgique indépendante, les poètes qui, vers 1880, (Spaelberch avait alors quarante-cinq ans) firent jaillir la source du rocher, en conclurent qu'ils laissaient derrière eux un désert d'une aridité épouvantable où ils daignaient cependant signaler deux ou trois oasis. La poésie se vit doter d'attributs merveilleux et les poètes furent gratifiés d'un privilège de priorité qu'ils ont gardé.

Je serais peiné qu'on pût me soupçonner de méconnaître l'importance et le rayonnement de la poésie dans la vie profonde d'un peuple. Ses voies sont souterraines et son action magique. Mais pour sacré qu'en soit le caractère, elle ne rend pas compte de toutes les aspirations et curiosités qui entretiennent et stimulent l'activité spirituelle et intellectuelle d'une nation. Elle ne peut satisfaire totalement un lecteur cultivé qui cherche dans la littérature, un miroir de la société, un reflet du mouvement des idées, une image de la diversité des créatures.

Ce « poésie d'abord » a causé un certain déséquilibre dans la répartition des plans qui composent le tableau de notre vie littéraire et explique, dans le cas qui nous occupe, une certaine indifférence, mais pas aussi totale qu'on s'est plu à le dire, à l'égard d'un homme qui apportait à l'amour du livre et de l'exploration littéraire, la passion d'un être abîmé dans sa recherche et singulièrement dénué de toute préoccupation grégaire.

Avant d'aller plus loin, je voudrais exprimer ma reconnaissance à l'écrivain à qui nous devons de pouvoir esquisser un portrait psychologique de Spoelberch, parce qu'il est le seul de ceux qui l'ont approché à nous avoir révélé quelques-uns de ces traits qui, tout anecdotiques qu'ils paraissent, nous aident à pénétrer le secret d'une vie et l'angoisse d'une âme. J'ai nommé Max Deauville. Son père, le docteur Victor Duwez, était le médecin et l'ami du vicomte de Spoelberch. De 1903 à 1907, Max Deauville fut le secrétaire de ce dernier. Lui-même, jeune médecin à l'époque, il l'assista de ses soins. Dans les articles qu'il donna au *Mercure de France* en 1907 et à *Durendal* en 1908, à la *Revue Générale* en 1951, il parla de Spoelberch avec dévotion, chaleur, esprit, discernement. Le souvenir qu'après plus d'un demi siècle, il a gardé au vieil homme dont il fut le collaborateur est un témoignage émouvant de la force et de la richesse de la personnalité du grand bibliophile.

Eugène Gilbert qui le connut et le pratiqua longuement dans ses années de grande vitalité, a parlé de ses œuvres en critique et en bibliographe dans le panorama des *Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*, paru chez Sansot en 1906 et dans le premier tome de *France et Belgique*. Mais il a omis, après la mort du Vicomte, de nous laisser un portrait de lui dans son deuxième recueil d'essais critiques paru en 1914. Notre confrère Henri Davignon a réservé à Lovenjoul un des six essais sur la Belgique qui composent l'utile et bel ouvrage qu'il fit paraître au lendemain de la première guerre mondiale et auquel il donna pour titre *Le Visage de mon Pays*. Un volume tout entier, publié en 1948, mais écrit quelques années plus tôt, a été consacré à Spoelberch de Lovenjoul par Madame Alice Ciselet à qui l'on doit reconnaître le grand mérite d'avoir été la première à traiter ce modèle selon son importance et selon son format. D'autres fervents de Spoelberch entretiennent en Belgique son culte. Je citerai MM. Christophe Ryelandt et Raymond Massant qui, récemment encore ont conjointement évoqué sa mémoire dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

Ce qu'on sait de Spoelberch en gros, quand on n'en sait rien, c'est qu'il se voua, dès l'adolescence à la recherche de lettres, de



billets, de documents inédits touchant quelques grands écrivains français du XIX<sup>e</sup> siècle, que son labeur fut très vite apprécié en France, qu'il fut méconnu en Belgique, que, raillé dans son milieu aristocratique, ignoré des gens de lettres belges, atteint dans ses espérances et ses affections, il s'enfonça dans la misanthropie et qu'enfin, pour punir une patrie ingrate, il légua, de dépit, ses collections à la France.

Il faut tout de suite faire justice de cette dernière allégation. Si les traits d'humeur et de caractère ne manquent pas, qui font de Spoelberch un curieux homme, on n'en trouve aucun qui mette en doute la noblesse de sa conduite et la sincérité de son loyalisme. Celui qu'on appelait à Paris le petit Vicomte n'avait rien de petit dans les sentiments. Ayant trouvé et rassemblé en France des collections qui font partie du patrimoine littéraire français, il a cru devoir rendre à la France ce qu'il en avait reçu. Il y mit d'ailleurs ses conditions. A ce don, il imprima sa marque. Cette marque subsiste. Aussi présent à Chantilly que Jean-Jacques à Ermenonville ou que Gérard de Nerval à Senlis, le Vicomte s'est taillé une enclave dans les possessions de l'Institut de France. Servi par les prestiges doucement confondus de la science, de l'amour et de la poésie, le nom de Lovenjoul fait revivre, dans ce grand mouvement de prairies et d'ombrages où s'infléchissent les paysages du Valois, le charme inaltéré d'une campagne brabançonne dans son style d'autrefois, plus réelle aux yeux de l'esprit que celle qui, près de Louvain, perpétue un nom dont l'onomastique flamande a modifié l'orthographe.

On peut imaginer, dans une bouffée d'optimisme, que la Belgique n'eût rien négligé pour mettre en valeur les trésors laissés par Spoelberch de Lovenjoul, mais on peut se demander aussi ce qui fût advenu de ces trésors si, placés dans la dépendance anonyme et désespérée des bureaux, ils avaient été soumis, quant à leur gestion, aux hasards de ce qu'on appelle pudiquement les possibilités budgétaires, et qui sont presque toujours, en matière d'art et de lettres, des impossibilités. On m'excusera d'envisager cette fâcheuse conjecture, mais ce n'est pas ma malignité qui a inventé qu'en 1945, notre Académie, installée par l'Administration, dans un hôtel proche, en a été expulsée du jour au lendemain par des instances supérieures, elle, ses bibliothèques, ses

archives, ses collections muséographiques, ses dossiers, son mobilier, avec permission, il est vrai, de s'installer n'importe où, au diable de préférence, mais avec interdiction formelle d'encombrer la voie publique.

En léguant ses collections à l'Institut de France, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul en a saisi une personne morale qui a compris d'emblée la nécessité de s'identifier au légataire et de développer son action. Le premier conservateur des collections fut celui que le Vicomte avait lui-même choisi, M. Georges Vicaire. L'éminent balzacien qui lui succéda, M. Marcel Bouteron, semblait avoir été formé tout exprès pour occuper cette place. Tous les lettrés d'aujourd'hui, enfin, s'accordent à dire qu'en désignant comme troisième conservateur du fonds Lovenjoul un professeur, un critique, un historien d'une étendue d'esprit aussi vaste et d'une autorité aussi fortement établie que M. Jean Pommier, l'Institut de France a reconnu une fois de plus l'incalculable valeur du legs et l'ampleur de l'entreprise que le tenace bibliophile a menée à bien.

\* \* \*

Cette entreprise, il en forma lentement le dessein. Il avait coutume d'attribuer à l'éditeur Michel Lévy le mérite d'avoir orienté sa vocation, mais il ne fut pas long à y déployer une énergie toute personnelle. Lévy, de temps en temps lui disait : « Pas encore ruiné ? Si cela vous arrive, je vous prends chez moi aux appointements de 8.000 francs ». Sa fortune et ses loisirs étaient heureusement inépuisables. Cela ne nous délie pas d'admirer ce qu'il dut apporter d'énergie à devenir ce qu'il fut. Élevé par une mère rigoriste et tendrement aimée, il resta très attaché aux disciplines spirituelles de sa première formation. Consummée la rupture avec les préjugés et les coutumes de son milieu, on pouvait s'attendre à ce qu'il se dégageât des respects et des croyances de sa jeunesse, adoptât le mode de vie des héros qu'il s'était choisis. Mais non ! Il garde intactes ses convictions de chrétien et sa retenue d'homme bien élevé. Il ne démantèle pas ses remparts. C'est en habit et cravaté de blanc, plus grave qu'un procureur, qu'il se rendra chez la jadis triomphante Sabatier pour

recopier la correspondance graveleuse, les « Lettres à la Présidente », que Gautier lui adressa.

Féru de Balzac, il harcèle les autorités ecclésiastiques, sans succès d'ailleurs, pour obtenir que ses œuvres ne soient plus à l'Index. En toutes circonstances, Spoelberch agit, non comme un non-conformiste, ce qui suppose une attitude délibérée de l'esprit — et le non-conformiste professionnel est à tout instant menacé de devenir un conformiste à rebours — mais comme un homme qui aboutit chaque fois à ses conclusions personnelles, sans se laisser influencer par les avis discrets ou impératifs qu'on lui prodigue. Il avait pris son monde en grippe, mais, dans sa famille et dans le monde même, il avait gardé des amitiés fidèles. Il se rendait souvent, au-delà de Notre-Dame au Bois, au château du comte Marnix de Sainte Aldegonde et, comme à l'époque, c'était une expédition, il s'était fait aménager une voiture qui ressemblait à un petit panier à salade où il installait ses paperasses et où il travaillait pendant la traversée de la forêt.

De telles pratiques alimentaient la verve des salons. Ceux-ci enveloppaient dans les mêmes sarcasmes des mouvements de caractère et une manie paperassière qu prenait à leurs yeux allure de débordement. Le Vicomte choisissait curieusement ses préférés. Les gens bien pensants ne pouvaient en prendre leur parti. On cite ce mot d'une dame dont on ne sait si elle fut une dinde intégrale ou si elle voulait lancer une flèche acérée. « Avec tout ce que vous avez ici, vous devez certainement posséder les œuvres complètes du Père Didon ».

Mais ce n'est pas la bêtise qui exaspérait le plus le vicomte de Spoelberch dans le spectacle du monde ; c'était le principe d'un certain genre de vie. En 1898, quand il publia, dans la suite des études balzaciennes, son livre *Un Roman d'Amour*, c'est-à-dire, le roman de Balzac et de M<sup>me</sup> Hanska, il fit précéder son étude, non d'une préface, mais d'une espèce de lettre pastorale intitulée « Contre l'oisiveté ». Cette mercuriale s'adresse aux classes riches et ne manque ni de vigueur ni de pertinence.

« Au lieu de pousser leurs enfants au travail, ou seulement à l'activité réfléchie, les parents n'ont-ils pas presque toujours donné l'exemple de la dissipation et de la frivolité ? Quels buts la

plupart d'entre eux ont-ils proposés à leurs descendants, hormis la soif des jouissances matérielles, la satisfaction des appétits, la poursuite incessante du plaisir inférieur, et le culte de la vie mondaine ?

... « Absorbée par ses prétendus devoirs, usages et plaisirs — presque tous factices ou stériles — la Société, c'est-à-dire le nombre, a transformé peu à peu la vie générale de certains milieux en une sorte de manège, où, de l'enfance à la mort, l'homme vient tourner à son heure et à son rang social. Il y occupe une place déterminée entre son prédécesseur et son successeur, et il serait parfois fort difficile de distinguer les uns des autres ces parfaits échantillons d'un unique et très défectueux modèle, tous identiques, tous articulés en perfection, et débitant tous, sans broncher, à première invitation, le lamentable questionnaire des salons, demandes ou réponses, à volonté.

...« S'il est vrai, comme certains savants l'affirment, que, pour vivre sur la terre, nos premiers ancêtres soient descendus du haut des dômes de verdure qui les abritaient, beaucoup de leurs héritiers présents seraient bientôt dignes de remonter vers leurs berceaux aériens ».

On sent, sous l'ironie de cette dernière phrase, la double irritation du gentilhomme qui, devant la frivolité des oisifs et leur dédain pour ceux qui font quelque chose, est prêt à opposer aux sociétés pour l'amélioration de la race chevaline, une ligue pour le relèvement des aristocrates perdus. Il le dit d'ailleurs, et presque en ces termes. Il y a en lui un peu de l'humeur de Barbey d'Aurévilly. Il flétrit aussi le règne de l'argent. « L'orgueil, la vanité, l'arrogance, la morgue, la pose, tels sont le plus souvent, les principaux fléaux engendrés par l'argent ». Il conseille aux oisifs de son monde de travailler. Il leur conseille de se tourner vers les arts. « Mais, nous objectera-t-on peut-être, si cette théorie du travail était appliquée, elle ne produirait que des artistes-amateurs, cette plaie de tous les temps. La réponse à faire est toute simple. Il ne faut pas travailler en amateur, mais en ouvrier de son art ». Et voici qui nous découvre la plaie au flanc de l'homme :

« ... A défaut d'esprit créateur, ou de puissance inventive, le chercheur le plus humble peut trouver à glaner dans les sillons

d'autrui et en rapporter une moisson d'autant plus précieuse qu'elle n'est pas tombée de sa propre plume. Il passera peut-être sa vie entière sans que personne autour de lui s'intéresse à ses recherches. Ni les siens, ni ses amis les plus chers ne comprendront ses travaux ; tous le railleront sans cesse sur le temps perdu à fouiller les océans sans fond du papier noirci, au lieu de l'employer à courir le lièvre, ou bien à mener jusqu'à la fin de sa vie, dans quelque milieu invraisemblablement inintellectuel au XIX<sup>e</sup> siècle, l'inexprimable existence des salons et des clubs de petite ville ».

N'est-il pas émouvant d'exhumer cette plainte oubliée, de réentendre, sous le tumulte des hommages qui saluent le travail de Spoelberch de Lovenjoul, dans toutes les bibliothèques du monde entier, ce gémissment d'ouvrier solitaire. Cet essai « Contre l'oisiveté » est daté du 19 novembre 1892. Et dans une lettre inédite du 29 mars 1893, que Max Deauville a bien voulu me communiquer, Spoelberch répond à Edmond Deman, l'éditeur de Verhaeren et de Maeterlinck, qui l'avait entretenu d'un projet que le texte ne découvre pas, mais qui devait être en l'honneur de Spoelberch, projet que le Vicomte repousse et qui lui inspire cette déclaration : « Je n'ai qu'un rêve, qu'un désir ici bas : ne rien être ».

Il y a un peu de neurasthénie, pensera-t-on, dans cette phrase, car il voulait ne rien être, mais il était. Il était l'auteur de l'*Histoire des œuvres d'Honoré de Balzac*, éditée à Paris chez Calmann-Lévy et rééditée chez le même éditeur en 1886 ; il était l'auteur de l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, publiée à Paris, chez Charpentier, en 1887. Il collaborait au *Figaro*, au *Journal des Débats*. Diverses revues accueillaient ses communications. Il était même l'auteur de poèmes. *Le Rocher de Sisyphé*, qui avaient eu l'honneur d'une deuxième édition présentée par Alexandre Dumas fils, ce qui donne à rêver, car ils n'étaient pas bons. Mais peut-être que, malgré la deuxième édition et malgré Dumas fils, Spoelberch ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur leur valeur et, qu'admirateur passionné de ses modèles, il mesurait toute la distance qui l'en séparait.

Il gardait, malgré tout sa façon de penser sur la vie littéraire comme sur la vie mondaine. Dans une lettre à Verhaeren, qui lui avait demandé des pages pour une anthologie, il écrit :

« Maintenant, cher Monsieur, il me faut bien vous le dire : j'ignore absolument de quelle façon cette *Anthologie* est entendue et si ce doit être seulement une sorte de manifeste partiel d'une petite église littéraire (comme le Parnasse de la Jeune Belgique) et en opposition avec l'Anthologie générale belge dont s'occupe, dit-on, le Gouvernement ; j'aurais alors le regret de préférer m'abstenir dans votre recueil, car je ne veux être inféodé à aucun groupe littéraire quelconque, ni sembler, à aucun degré, me fixer dans un coin particulier de l'art, si intéressant qu'il puisse être. Je serai heureux de lire ce que vous m'annoncez sur mon Gautier et vous prie, etc... ».

Cette lettre, dans le livre de Madame Ciselet, porte la date du 16 décembre 1889. Il faut rectifier, Elle est du 16 décembre 1887. Le livre sur Gautier venait de paraître et Verhaeren en rendit compte dans *l'Art Moderne* du 18 décembre 1887. Spoelberch vivait si loin des tréteaux littéraires, qu'il ignorait qu'à cette date, Verhaeren était brouillé avec la Jeune Belgique, qu'il ne figurait pas au sommaire du Parnasse de la Jeune Belgique et que Verhaeren lui demandait non des vers, mais de la prose pour l'Anthologie des prosateurs belges, qui parut en 1888, avec l'appui du Gouvernement, sous la quadruple signature de Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren. Ce dernier n'insista pas pour obtenir la participation de Spoelberch et l'Anthologie qui groupe 36 écrivains, ne comprend pas son nom. En sorte qu'on pourrait reprocher à Émile Verhaeren qui, le 18 décembre écrivait dans *l'Art Moderne* « Nous nous sommes déjà étonnés du peu de notoriété qui entoure chez nous, le nom de Charles de Lovenjoul. A Paris, il est côté, à Bruxelles où il habite, personne ne semble le connaître », de n'avoir pas fait en 1888 tout ce qui était en son pouvoir pour aider à dissiper cette fâcheuse ignorance des Belges à l'égard d'un écrivain de valeur.

La vérité n'est jamais ni aussi noire ni aussi blanche qu'on la fait. La méconnaissance de la valeur de Spoelberch de Loven-

joul par la Belgique lettrée est une chose relative. *L'Art Moderne* que dirigea Edmond Picard, né la même année que lui, parla de ses œuvres cinq fois, par la voix d'Octave Maus, de Verhaeren, de Picard lui-même, avec qui il correspondit. Le critique de *l'Indépendance belge*, Gustave Frédéricx, reprit à son compte les éloges que lui décerna Paul Bourget. On a répété que le Gouvernement belge savait si peu qui il était qu'il le décora comme musicien. Je suis au regret de détruire une légende, mais, j'ai été y voir. Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul fut décoré pour la première fois, dans un mouvement collectif « pour services rendus aux lettres et à la musique par les personnes ci-après désignées », mais à côté de son nom figurait la mention : littérateur. C'était en 1889. En 1902, il fut fait officier de Léopold, aussi comme homme de lettres. Cependant, il est à noter que la France lui avait donné, dès 1888, le ruban de la Légion d'Honneur et qu'en 1894, il reçut la rosette d'officier du même ordre.

Ce qui a fortifié la méprise que je viens de relever, c'est qu'il était mélomane. Il appartient à la race aujourd'hui éteinte des vieux abonnés de l'Opéra, en l'espèce, de la Monnaie. Il en était un des fidèles piliers. Il n'aimait guère Wagner et regrettait qu'on ne jouât pas plus souvent Mozart. Il publia sur ce sujet et pour se plaindre, un opuscule ironique qu'il signa « une flûte peu enchantée ».

Il fut de ces Bruxellois assidus qui, dans le Bruxelles provincial d'alors, se promenaient avec leur femme le dimanche matin, entre la Place Royale et la Place Madou, après la messe entendue à Sainte-Gudule ou à Saint-Jacques sur Coudenberg. C'est près du Coudenberg et un dimanche, qu'il accosta Théophile Gautier qu'il savait à Bruxelles et qu'il avait cherché vainement. On était en 1871. Le poète touchait à la fin de sa vie. Il était vêtu avec négligence, comme un bohème. On eût pu le prendre pour un des vaincus de la Commune que le beau monde bruxellois regardait d'un air soupçonneux. Spoelberch n'hésita pas à scandaliser les gens bien, en emmenant chez lui l'auteur d'*Émaux et Camées*, dont il connaissait et possédait toute l'œuvre, au sens littéral du mot. La seule correspondance, encore inédite, de Gautier, rassemblée par le vicomte de Lovenjoul, remplit vingt-six cartons formant ensemble plus de neuf mille feuillets.

Max Deauville qui, tout enfant et grâce à l'amitié de son père et du Vicomte, a rencontré et observé celui-ci dès 1890, nous en a donné deux portraits. Le premier peut s'appliquer aux années ardentes du bibliophile.

« Grand, mince, élancé, la figure barrée d'une moustache effilée aux deux bouts, il avait les yeux vifs et très foncés, les mains fines, les pieds petits, ce dont il était fier. Il avait fait figure de dandy dans sa jeunesse et sa toilette était toujours très soignée. Sa façon était grande. Il aimait les conversations rapides et imagées, qu'il menait lui-même avec brio et au besoin en cavalier seul ».

Quinze ans plus tard, le portrait a changé. « Ses yeux noirs et inquiets enchâssés dans des plaques de bistre, faisaient songer aux visages ardents et sombres des vieux seigneurs de l'ancienne Castille ». Il va bientôt mourir. Il est veuf, désolé, plus seul que jamais. Ses collections sont boulevard du Régent, mais il habite au coin de la rue de Linthout et de la rue Vergote, une maison baptisée « Villa Close ». « J'ai passé là des jours que je puis compter parmi les plus tristes de mon existence » soupire Deauville. Spoelberch y vit entouré de quatre domestiques et d'une gouvernante qui prend ses repas avec lui. Son jeune secrétaire nous décrit ces agapes. « Repas sévère et cérémonieux, sous la surveillance de deux domestiques en livrée, avec, à l'autre bout de la table, la pauvre demoiselle affolée. La cérémonie se déroulait en un rite toujours semblable. Il fallait ne dire que des choses qui ne pussent être mal interprétées par le personnel ou par la gouvernante. »

Dans les dernières années de sa vie, celles dont Max Deauville nous parle ici, Spoelberch échange avec un obscur curé de la campagne française, une correspondance où s'exprime un côté ingénu de son caractère. Ce curé avait découvert dans une revue, un sonnet du Vicomte. Il l'avait aimé et il le lui avait écrit dans une lettre naïve, rédigée avec trop de soin. Spoelberch y répondit avec une chaleur d'adolescent pour la première fois compris. Lorsqu'il perd sa femme, en 1902, c'est à ce lointain ami qu'il fait ses confidences les plus intimes. La douleur de l'époux privé de la compagne de sa vie et le désarroi de l'homme qui doit désormais résoudre seul de difficiles problèmes domestiques y alternent lamentablement.



« Rien ne peut vous dépeindre ma destinée. Elle est absolument unique au monde, on le reconnaît ici, car jamais personne ne s'est trouvé dénué de tout secours moral au point où je le suis.

Ma vie, une existence uniquement d'intérieur, s'est écoulée rien qu'entre deux femmes : ma mère jusqu'à trente-huit ans, ma femme jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire, jusqu'à soixante-sept ans bientôt. Ayant l'horreur du monde, la passion du travail et l'aversion des relations banales, j'ai vécu seul, au point de vue des contacts extérieurs. Depuis vingt-six ans que je suis marié, je suis, à la lettre et fort heureusement, devenu un inconnu dans mon pays. J'y reste donc absolument seul au monde, condamné à apprendre le métier de chef de ménage, concierge de ma situation sociale hélas ! considérable. Et personne auprès de moi, autour de moi, qui puisse m'y aider en rien. Cet isolement total est unique au monde. Je vis seul avec mes serviteurs, depuis le 16 juillet et les soirées sont déjà bien cruellement longues lorsqu'on les passe ainsi sans un cœur à aimer et avec des yeux de soixante-sept ans, qu'il faut ménager. Par un comble de malchance, j'ai perdu depuis un an, le peu d'êtres qui auraient pu me secourir, tels que mon médecin ami qui me soignait depuis douze ans, mon homme d'affaires, etc. Enfin, dernière cruauté du sort, *il me faut renoncer au travail*, car le temps me manque pour diriger mon existence matérielle et continuer mes travaux ! Cela, n'est-ce pas, c'est inimaginable et pourtant, c'est inéluctable, car il *faut* que ma maison et mes affaires marchent ! Vous comprenez maintenant dans quel état je suis !... Oui, vous aurez son portrait d'*autrefois*, car depuis vingt ans, pas plus que moi, Elle n'en a fait faire... ».

Suivons un instant du regard, une ombre. La comtesse d'Ursel avait vingt-trois ans quand elle épousa un Charles de Lovenjoul déjà quadragénaire. Elle n'avait pas cinquante ans quand elle mourut. Combien de fois regarda-t-elle cet unique portrait qu'on avait fait d'elle, ce portrait d'*autrefois* ? Regagnons la bibliothèque.

Dans son *Sainte-Beuve inconnu*, publié en 1901, Spoelberch écrit : « L'outrance continuelle, la violente exaltation naturelle,

communes à tout le cénacle de 1830, qui déjà nous semblent à l'heure présente si fausses et si jouées, ne sont néanmoins le plus souvent que l'expression sincère d'impressions réelles ». La lettre dont je viens de vous lire un extrait nous donne aussi « l'expression sincère d'impressions réelles », mais avec sûrement, une teinte de ce romantisme qu'il avait, comme chercheur, si amoureuxment pratiqué. Trop vraiment modeste pour s'aligner sur ses grands modèles, il établissait des correspondances d'âme entre lui et les petits romantiques du second ou même du troisième rayon, par exemple Ulrich Guttinguer, dont il parle avec une dilection évidente et plus longuement que de Sainte-Beuve, dans son *Sainte-Beuve inconnu*, cet Ulrich qu'il nous peint « enthousiaste, tendre, faible et mystique » qui, par suite de son extrême impressionnabilité, n'a pas attaché son nom à tous ses volumes, disposition d'esprit que le Vicomte peut très bien comprendre, ce « sensible Ulrich » qui à sa mort, légua à Sainte-Beuve un cahier inédit dont Sainte-Beuve ne tira pas parti et dont le Vicomte est devenu l'heureux et mélancolique possesseur.

« Mais que sont devenues les nombreuses lettres que de 1829 à 1866, Sainte-Beuve écrivit à son vieil ami » demande-t-il. Et de lancer un appel : « Si elles existent encore, en quelles mains peuvent-elles se trouver maintenant ? Nous serions bien désireux de le savoir, dans l'espoir d'en prendre connaissance à notre tour. Mais les souhaits de ce genre font partie des désirs toujours inassouvis de tout vrai chercheur. Ils lui font parfois oublier ses meilleures découvertes, pour ne s'attacher qu'aux lacunes trop souvent impossibles à combler, qui ne lui permettent pas de compléter à son gré ses recherches et ses travaux ».

Le chercheur parle pudiquement de son activité, mais comment ne pas sentir ici une avidité de connaissance qui a pour objet la recherche de l'homme. C'est de l'homme qu'il est en quête et c'est dans cette lumière qu'il faut considérer son œuvre entière. Elle n'est pas d'un érudit de qui la méthode fait taire la sensibilité personnelle. Son choix implique une adhésion de l'être à l'être. Il se consacre à Balzac en qui il admire une énergie, une puissance, une organisation avec lesquelles il ambitionne de se mesurer sur le terrain de la recherche.

A un siècle de distance, on ne voit plus ce qu'il put y avoir d'original et de hardi à se consacrer à Balzac, mais, comme le fait remarquer Ernst-Robert Curtius, dans son bel ouvrage sur Balzac, si celui-ci avait la faveur du public, jusqu'à sa mort, les milieux littéraires le considèrent de haut. Il n'était pas admis parmi les dieux du romantisme. Longtemps après sa mort, sa mémoire eut à lutter contre une opposition farouche, surtout dans les milieux où Spoelberch de Lovenjoul avait été élevé. Le comte Armand de Pontmartin le dénonce comme malsain et immoral. Puis, citant tout à tour Cousin, Guizot, Vignet, Vitet, Mignet, Villemain, Mérimée : « Et dites-moi, conclut-il, si en leur comparant M. de Balzac, il est possible de l'appeler un grand écrivain ». La gloire de Balzac grandit cependant, en dépit de M. de Pontmartin, mais toujours disputée et, en 1881, Zola qui le comprend tout de travers, mais qui l'admire, peut écrire : « La postérité lui marchande une statue, comme ses contemporains lui marchandent du talent ».

C'est aussi un choix violemment personnel qui mena Lovenjoul vers Théophile Gautier. Dès 1853, âgé de 17 ans, il songea à rassembler les œuvres éparpillées de ce forçat du feuilleton et à en dresser le catalogue, nullement atteint dans sa foi, apitoyé au contraire, par tout ce qui dans l'œuvre du bon Théo ne répondit qu'à un souci alimentaire. *L'Histoire des Œuvres de Théophile Gautier* remplit mille pages in octavo. Son inventaire comprend plus de 2.400 numéros.

Mais, chose curieuse, il n'y est pas question des lettres à la Présidente. Nous touchons ici à un des traits fondamentaux du caractère de Spoelberch. Il n'agit pas en greffier impassible. S'il désire tout savoir, ce n'est pas pour tout dire. Il traite les gens qu'il aime comme il voudrait en être traité. Il n'a pas cette passion qui nous mène aujourd'hui, de ne rien laisser dans l'ombre, de divulguer les secrets dont un auteur a désiré s'entourer. Ce n'est pas ce gibier-là qu'il traque. Quoiqu'il apprenne de ses héros, il ne se laisse pas détourner du grand sentiment de dignité et de sympathie qui a dicté son choix. Il n'a rien de pudibond ; par exemple il reproduit dans son catalogue des œuvres de Gautier, l'une où l'autre strophe audacieuse, d'une description extrêmement suggestive, qu'on a fait disparaître des éditions des œuvres

complètes. Les grands hommes dont il s'est occupé ont eu des mœurs fort libres et parfois dissolues. Notre critique fait très bien la différence entre la passion et le libertinage, la volupté et la débauche. Les caprices amoureux, les passades qui viennent papillonner à travers ses recherches, il les écarte d'un dédain plein de concision ; il les appelle des « pigeonneries » ou des « becquetages ».

Naturellement, il n'adopte pas ce ton quand il s'agit des amours de George Sand et de Musset. Ce grand rassembleur de documents se lance à corps perdu dans la querelle. Il a pris le parti de George Sand et jette feu et flamme. Notons ici en passant une prédilection de Spoelberch pour les grands et même pour les gros travailleurs ! Balzac, George Sand, Gautier, Sainte-Beuve, les auteurs qui ne quittent jamais la charrue. Dès la première page, il parle de la « suprême impartialité de George Sand, de l'inestimable faculté qu'elle a possédée plus que personne, de pouvoir sincèrement pardonner et d'oublier aisément le mal causé par autrui ». Aussi, lorsque Charles Maurras, dans *Les Amants de Venise*, fait entendre un autre son de cloche, le Vicomte est bouleversé. Dans l'appendice II de la réédition de 1916, Maurras note : « A Bruxelles, le fameux collectionneur Lovenjoul, homme bienveillant s'il en fut, me traitait couramment d'impie ».

Ici, la langue toujours précise de Maurras est en défaut. Le Vicomte était poli, il était courtois ; il savait se dominer, mais il avait de la pugnacité, ce qui exclut parfois la bienveillance. J'en alléguerai une preuve. Dans une lettre inédite, je crois, adressée à « son bon et cher ami » le docteur Victor Duwez, le 22 février 1896, date à laquelle il se prépare à publier, d'abord dans une revue, la véritable histoire d'Elle et Lui, il écrit : « Je m'attends à des orages, mais je suis armé », et, dans la même lettre : « Je suis dans le feu de la querelle Brunetière. Nous échangeons sans nous voir, des lettres acidulées. Il est de retour à Paris, et j'attends sa réponse à une lettre que j'ai portée hier chez lui, dans laquelle je crois l'avoir mis au pied du mur. Sa cuistrerie est si idéalement supérieure qu'à ma révélation d'une découverte faite par moi après sa dernière lettre reçue à Bruxelles, découverte qu'il devait, disais-je, facilement deviner, il m'a répondu qu'il ne la devinait pas. Aussi, hier, lui ai-je précisé en quoi elle consistait et demandé

des explications à son sujet. Que répondra-t-il ? Avec un être pareil, on peut s'attendre à tout ».

Maintenant si l'on veut du Lovenjoul bienveillant, voici, quelques mois plus tard, janvier 1897, l'avant-propos à la *Véritable Histoire d'Elle et Lui*, publiée chez Calmann-Lévy. Les nuages se sont éloignés et le Vicomte distribue des remerciements et des sourires à la ronde.

« Il nous faut exprimer ensuite notre gratitude à Monsieur Brunetière, le directeur actuel de la *Revue des Deux Mondes*, pour l'offre qu'avec sa bonne grâce coutumière il nous a faite sans nous connaître, d'obtenir pour nous, l'autorisation de publier les belles lettres de François Buloz, son grand prédécesseur. Nous l'en remercions avec le même empressement qu'il a bien voulu mettre à nous être agréable ».

Enfin je citerai encore un trait qui montre la part d'initiative personnelle de Lovenjoul dans la diffusion de ses trouvailles. Je dois de le connaître à M. Raymond Massant. Lorsque Spoelberch prépara chez Calmann-Lévy, l'édition des *Œuvres Complètes* de Balzac, il y republia — tome XXII — les préfaces écrites par Balzac lors de la première édition de ses œuvres, mais il en supprima les passages désobligeants pour la Belgique qui était alors le pays de la contrefaçon. Dans son *Histoire des Œuvres* de Balzac, le texte concernant les préfaces et notes des premières éditions ne fait pas mention de ces amputations dictées par une sollicitude et un scrupule peut-être excessifs, mais qui témoignent de ses sentiments pour son pays.

M. Mario Roques, dans sa communication de 1950, se demandait si M. de Lovenjoul devait être appelé bibliophile, bibliographe ou bibliomane et il rejetait ces trois appellations. On se rappellera qu'après avoir signé son premier ouvrage du pseudonyme du bibliophile Isaac, à l'imitation amusée du bibliophile Jacob, il ne voulut être par la suite qu'un chercheur. Soucieux de serrer d'aussi près que possible les méthodes de l'école, il voulait avoir licence d'échapper à leur tyrannie, comme à la servitude des titres. Il n'entendait faire partie d'aucune confrérie. Ce qui le domine, c'est l'amour passionné des lettres, mêlé, et ce n'est paradoxal qu'en apparence chez cet homme de solitude, à un goût profond de la vie qui lui fait choisir, pour champ d'enthousiasme

et d'expérience, dans ce 19<sup>e</sup> siècle dont il est et dont il sent la grandeur, quelques hommes illustres, encore proches de lui, insoucieux et parfois inconscients de l'intérêt des événements de leur propre existence et qu'il peut, grâce à son flair, à ses ressources, à son travail, rappeler à la vie, avec autant de satisfaction qu'un romancier qui crée un personnage, avec autant de pieuse attention qu'Isis, en somme la grande patronne des biographes, quand elle recherche les morceaux d'Osiris.

Max Deauville, dans une formule plaisante, dit que Spoelberch était plein d'indulgence pour ses romantiques, un peu comme le directeur de cirque est rempli de mansuétude pour ses fauves.

Cette remarque est judicieuse en ce qu'elle maintient et souligne le sentiment d'une distance. D'où cette sensation poignante de solitude qui accable l'âme du vieux chercheur, dès qu'il dépose la plume et regarde, autour de lui, cet univers réel et limité où d'autres ont tracé pour lui dès avant sa naissance, une voie dont il ne peut s'écarter, ainsi que l'attestent ces noms qui, inscrits sur les registres de baptême, reparaîtront sur les extraits mortuaires et sur ces images pieuses qui s'éparpilleront demain dans les provinces, iront se faner entre les pages des missels de vieilles dames distinguées, recommandant à leurs prières — pauvre ami, c'était un original, et avec ça, il n'a pas eu une vie bien gaie — l'âme de Charles-Victor-Maximilien-Albert Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

\* \* \*

J'émetts le vœu qu'à l'aide des documents conservés dans les armoires de Chantilly et consacrés au seul Spoelberch, une reconstitution aussi complète que possible de sa vie nous soit donnée quelque jour. C'est bien le moins qu'on doive à ce travailleur acharné qui a si bien compris, et parmi les premiers, le sens et le prix de la biographie. On a beaucoup discuté des mérites et des faiblesses de la biographie. On en discute encore chaque jour. Tout ce qu'on en peut dire, pour ou contre, a été exposé avec autorité dans un petit livre *Aspects de la biographie*, publié il y a trente ans par André Maurois ici présent.

Notre Compagnie est profondément reconnaissante à André Maurois d'avoir rehaussé de sa participation, la commémoration d'aujourd'hui. Nous avons de nombreuses raisons de nous féliciter de sa présence. Avec lui, l'Académie Française rend hommage à Charles de Lovenjoul, dont elle couronna plusieurs fois les œuvres. A ses côtés, nous saluons avec joie Madame Simone André-Maurois sa compagne et sa collaboratrice, grande collectionneuse elle aussi, qui de son côté a rendu hommage à Spoelberch en des pages ferventes et précises et que nous remercions d'avoir bien voulu s'associer à cette manifestation. Nous sommes heureux surtout, de voir la mémoire du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul célébrée par un maître de la biographie.

L'autorité qu'André Maurois affirma dès 1923 dans la *Vie de Shelley* s'est manifestée depuis dans des directions diverses avec un bonheur égal. Le *Sunday Times* qui publie en ce moment de larges extraits de sa dernière œuvre *La vie de Sir Alexander Fleming*, a raconté que certains Anglais, peut-être un peu surpris de voir confier une telle tâche à un Français, dans un pays où la biographie fait l'objet d'une attention et d'un respect plus soutenus qu'en France, ont demandé à la veuve du grand savant ce qui l'avait incitée à s'adresser à André Maurois. Elle répondit simplement : « He seems to be about the best biographer there is », ce qui, traduit en français et exprimé dans un accent où je me retrouve, signifie : « il semble être le meilleur biographe d'aujourd'hui ».

Spoelberch de Lovenjoul, en publiant dans *Sainte-Beuve inconnu*, l'ébauche inédite d'un roman que Sainte-Beuve n'avait pas continué mais qu'il n'avait pas détruit, espérait que la mise au jour de ces pages lui causerait « dans l'Empyrée des grands écrivains, une véritable satisfaction ».

Dans l'Empyrée des grands bibliophiles, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qui voulut ne rien être, pas même académicien, éprouvera sûrement aussi malgré tout, « une véritable satisfaction », en apprenant qu'un grand écrivain, de la race de ceux à qui il s'attachait, est venu aujourd'hui, de cette France qu'il aimait, faire l'éloge de son œuvre.

Je donne la parole à Monsieur André Maurois, de l'Académie Française.

**Discours de M. André MAUROIS.**

L'Institut de France aurait été bien ingrat s'il ne s'était associé à l'hommage rendu, par votre Compagnie, à un homme auquel l'histoire littéraire française est redevable pour la conservation de documents prodigieux qui, sans le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, eussent été dispersés. Et moi-même, qui dois tant à cette ombre modeste et bienfaisante, pouvais-je ne pas dire la gratitude, à l'égard de ce Belge éminent, des chercheurs du monde entier ?

C'est en 1949, lorsque je décidai, par admiration et curiosité, d'écrire une vie de George Sand que je visitai, pour la première fois, la Collection Spoelberch de Lovenjoul. Certes je connaissais l'existence, à Chantilly, d'un fonds riche et précieux d'autographes romantiques ; je savais que Marcel Bouteron, mystique de la religion balzacienne, régnait sur cette Cité des Manuscrits ; mais je n'avais jusqu'alors jamais fait le pèlerinage de Chantilly.

Je découvris « à Lovenjoul » (comme disent les fidèles réunis, trois fois l'an, dans cette bibliothèque fameuse) un des hauts lieux de la recherche. Le climat m'apparut unique, délicieux et sévère. Unique parce que les armoires géantes (A pour Balzac, C pour Gautier, D pour Sainte-Beuve, E pour George Sand, G pour la correspondance personnelle du Vicomte avec d'illustres contemporains) regorgeaient de lettres et de manuscrits inédits. Délicieux, parce que l'évidente piété des travailleurs pratiquants y imposaient un silence fervent, une marche à pas feutrés et des consultations à voix basse avec Marcel Bouteron qui, assis à sa table en face des armoires sacrées, veillait sur tant de trésors. Sévère enfin, parce que les commandements de cette église étaient de stricte observance.

Je m'en aperçus quand je demandai communication des dossiers *bis*. Ceux-ci contenaient les plus secrètes correspondances de mon héroïne. Avec une courtoisie, charmante mais inflexible, Marcel Bouteron me répondit que le testament du Vicomte s'y opposait. Alors je sentis qu'un fantôme, puissant et triste, hantait cette noble maison. Lorsque Charles de Spoelberch de



Lovenjoul, en 1907, nous avait légué ses admirables collections, il avait posé ses conditions : Sa bibliothèque ne serait pas incorporée à une bibliothèque préexistante. Elle resterait « *la Collection Spoelberch de Lovenjoul* » et c'est pourquoi l'Institut avait acheté pour l'y installer, à Chantilly, 23 rue du Connétable, un ancien couvent, sombre et spacieux, où les armoires du Vicomte, armoires si étranges, si incommodes, et si vénérables, avaient pu être transportées et remontées. La Collection, interdite aux curieux, ne serait pas ouverte à ces visiteurs frivoles ; seuls des étudiants qualifiés, ou des écrivains sérieux, pourraient y travailler ; ceux-là même ne seraient admis à copier et à publier des textes qu'avec l'autorisation du Conservateur. Car le Vicomte aimait, d'amitié passionnée, les grands esprits dans la compagnie desquels il avait passé son existence et il entendait préserver leurs mémoires de tous scandale posthumes.

Il est rare qu'un homme arrive à imposer, après sa mort, ce qui avait été le rêve de sa vie. Les fondations se lézardent et s'écroulent ; les testaments sont violés ; les cultes se meurent. Ici tout a duré et je crois que, si vraiment l'ombre du Vicomte erre parfois à Chantilly, dans la rue du Connétable, elle doit être satisfaite. Trois fois par an, le Saint des Saints est ouvert, pendant quinze jours, au peuple des fidèles. Dans la salle de travail, les places sont peu nombreuses et les élus tous dignes de les occuper. Regardant autour de moi, j'étais ému par le recueillement des chercheurs. Un professeur américain, venu du Missouri, préparait une édition critique d'un roman de Balzac. Plus loin travaillaient un ménage canadien et un jeune érudit belge : Christophe Ryelandt. Madame Cornélie Siohan, petite-fille de Renan et sœur d'Ernest Psichari, loupe à la main, étudiait minutieusement les variantes de *Louis Lambert*. Les plus illustres érudits côtoyaient les jeunes faiseurs de thèses. Entouré de sa famille Jean Bonnerot dépouillait des liasses Sainte-Beuve, cependant que l'Abbé Bertault, aumônier des balzaciens, consultait quelque dossier. On se sentait environné de gloire, de culture et de génie.

En ce temps-là, le vieil hôtel de la rue du Connétable n'était ni chauffé, ni éclairé. Marcel Bouteron, sous le plafond vitré du sanctuaire, grelottait avec dévotion. Nous avons apporté, ma femme et moi, des sandwiches, un thermos, pour que l'heure du

déjeuner n'interrompît pas la lecture des manuscrits. Ces journées, laborieuses et glacées, demeurent dans nos souvenirs des heures d'inoubliable enchantement. La présence de tant d'étrangers, venus des cinq continents, pour étudier les grands romantiques français ; le caractère universel de ce culte ; l'émouvante ardeur des pèlerins, tout nous faisait vivre dans un état d'étrange enthousiasme. Nous comprenions que l'érudition peut être passionnée, et la recherche, un délire sacré. Nous le comprenions d'autant mieux que le pontificat de Lovenjoul a toujours été réservé à des conservateurs conscients de la grandeur de cette mission.

De 1908 à 1914, Georges Vicaire surveilla le déménagement, de Bruxelles à Chantilly, des archives du grand collectionneur belge. Lui-même il coltina livres et dossiers, de leurs caisses poussiéreuses aux rayons des hautes armoires. « Pendant des années il épousseta, timbra, catalogua, fit relier l'amas énorme des paperasses ». Son travail, exécuté avec méthode, avait été, autant que peut l'être œuvre humaine, impeccable. Georges Vicaire montrait l'esprit du véritable bibliothécaire, qui chérit ses livres si amoureuxment que son idéal serait une bibliothèque déserte, sans lecteurs. A son disciple Marcel Bouteron, il faisait ce reproche amical et terrible : « Bouteron, vous n'aimez pas véritablement les livres ! C'est le contenu qui vous attire ; l'enveloppe ne vous émeut pas ». Mais, Vicaire disparu, Bouteron se révéla, pendant trente ans, à la fois grand érudit et grand conservateur. Respectueux des volontés du Vicomte, il ouvrit pourtant les collections largement à toute une école de chercheurs qui le reconnaissaient pour leur maître. Lorsque sa santé le contraignit lui-même à la retraite, l'Institut lui donna pour successeur Jean Pommier, esprit fin et hardi, critique unanimement estimé, héritier légitime d'une si haute lignée. Sous les principats de ces trois hommes bien choisis, une tradition s'est établie ; une confrérie s'est formée ; des amitiés posthumes se sont nouées. Non, vraiment, le Vicomte n'avait pas gâché sa vie ; il avait enrichi celles de milliers de lecteurs, créé un foyer durable de travail collectif et savant.

On voudrait qu'il ait eu, pendant son existence terrestre, quelque vision anticipée de ce bel avenir, car sa vie personnelle

n'avait pas été heureuse. A une adolescence triste, il devait un naturel chagrin. Élevé par une mère qui aimait la lecture et la solitude, il avait hérité ses goûts. Le château de Lovenjoul se trouve au cœur d'un pays de sombres forêts et d'eaux dormantes. Il y passa son enfance dans un décor de conte fantastique, collectionnant dès son plus jeune âge les livres et les papillons. A vingt ans, il était un jeune homme élancé, fin, aux yeux inquiets, aux traits aristocratiques. On l'a comparé, pour la mine, aux cavaliers de Franz Hals ; il en avait l'élégance, mais non l'humeur. Son visage mobile, son débit précipité, sa voix au timbre suraigu trahissait une fébrilité nerveuse. Ce fils de noble famille qui était, tant par sa naissance que par ses fabuleuses richesses, l'un des plus beaux partis de Belgique, fuyait le monde. La bibliophilie fut, très tôt, pour lui, une forme d'évasion. Le collectionneur échappe à la vie en s'enfermant dans les limites étroites du domaine qu'il s'est assigné. En se donnant *une* passion il s'affranchit de toutes les autres. Heureux si la collection qu'il a choisi de former le fait vivre parmi des choses de beauté.

Tel fut le cas de ce jeune homme. A quinze ans déjà, il dépensait chez les bouquinistes tout son argent de poche. Plus tard, il découvrit Paris et les milieux littéraires où s'élaboraient les chefs-d'œuvre qu'il aimait. L'éditeur Michel Lévy, qui avait très vite reconnu en lui un lettré, et qui, lorsque retentissait dans l'escalier de la rue Auber la voix aigue du jeune Belge, disait en souriant : « J'entends le galoubet de mon petit Vicomte », le présenta à quelques-uns des maîtres du romantisme : George Sand, Sainte-Beuve, Gautier, Flaubert, Dumas fils. « A partir de ce jour », dit sa biographe Alice Ciselet, « il se jura de consacrer sa vie et son immense fortune à sauver de l'oubli leur œuvre entière, à en rassembler les bribes et les épaves en un tout qu'il souhaitait grandiose ». Vocation de bénédictin, d'autant plus méritoire qu'il avait lui-même souhaité d'abord être un poète. Il avait composé et publié des vers qui ne sont ni très bons, ni très mauvais, mais qu'un auteur plus occupé de soi-même eût tenté de faire valoir. Lui, non ; avec humilité, il décida de se donner tout entier à la gloire de ses idoles. Dans sa belle maison du boulevard du Régent, il commença d'entasser les manuscrits, les correspondances. « Je dois rappeler », écrivait-il, « qu'un

chercheur n'est pas un auteur et qu'il ne prétend nullement se placer à ce rang. Son seul rôle consiste à sauver de l'oubli, ou même de la destruction, des pages très supérieures à celles qu'il pourrait produire lui-même ».

Dès lors il se voue, en fanatique, à cinq divinités : Balzac, George Sand, Sainte-Beuve, Musset et Théophile Gautier. Quand, à quarante ans, il épousa la comtesse Marie-Madeleine d'Ursel, il mettait depuis longtemps sa vie, sa ténacité et sa fortune au service de sa collection. Il y mit aussi la Vicomtesse. Cette jeune femme charmante entra en érudition comme on entre en religion. « Ce jour-là », a écrit ma femme, « une jeune fille, devant l'autel nuptial, jura fidélité, obéissance et bibliophilie ». Elle renonça au monde et à ses pompes, pour copier et recopier, dans une salle monumentale, à l'ombre des échelles, des milliers d'autographes. Des flots, des cataractes de livres, de revues, de journaux et de lettres s'abattaient sur elle, envahissaient la maison, menaçaient d'en submerger les habitants. Cependant le Vicomte poursuivait sa quête et de chaque voyage à Paris, ramenait quelque pièce rarissime. Quand il mourut, il avait pu retrouver trois mille lettres à l'Étrangère, presque tous les manuscrits de Balzac, les papiers intimes de Sainte-Beuve, des milliers de lettres de George Sand, sans parler de maintes trouvailles adventices.

La passion apportée par lui à ses recherches fait penser au *Cousin Pons* de Balzac. Il était prêt à traquer une pièce curieuse, un billet autographe jusque dans des antres où nul ne se fût attendu à le voir. Qui eût pensé que ce gentilhomme, chaste et bien pensant, ferait visite à la fameuse « Présidente », Apollonie Sabatier, qui avait été la maîtresse de Baudelaire et posé nue pour le sculpteur Clésinger ? Mais il s'agissait de collationner les lettres de Théophile Gautier à la Présidente et le Vicomte s'imposa, soir après soir, d'écouter la lecture, par l'amant de la dame, de ces évocations de débauches anciennes. On a souvent raconté comment il apprit, après la mort d'Éve de Balzac, que les *Lettres à l'Étrangère* avaient été dispersées chez les épiciers du Roule et y servaient de cornets. Pour empêcher cette profanation, le Vicomte, pendant des semaines, fouilla méthodiquement les

boutiques voisines de la rue Fortunée et réussit à sauver presque toute cette irremplaçable correspondance.

S'il avait le fétichisme des collectionneurs, il allait bien au-delà de la passion de posséder les objets. De ce qu'il avait acquis, il faisait le meilleur usage, soit qu'il aidât généreusement les chercheurs, soit qu'il utilisât lui-même ses documents pour composer des bibliographies si parfaites qu'elles étonnaient ceux même qui en étaient les sujets. Un écrivain oublie aisément l'œuvre achevée. Un collectionneur n'oublie rien et la Collection était méthodiquement recensée sur fiches. Le Vicomte et sa femme travaillaient, quinze heures par jour, à canaliser ce déferlement de témoignages. Ensemble, ils passaient une partie de leurs nuits à étiqueter un Saint-Beuve « inespéré » ou un Balzac « inattendu ». La mort de sa compagne fut, pour Monsieur de Spoelberch, une perte irréparable. Elle avait été son archiviste, son intendante, sa collaboratrice. Il se retrouvait seul, avec cette collection dont la croissance inexorable et monstrueuse le chassait de chez lui. Il s'enferma, près de Bruxelles, dans un pavillon enveloppé de buissons impénétrables : la Villa Close, dont Max Deauville nous a fait une description exacte et lugubre. Vous souvenez-vous de ce mot de Littré ? Un jour qu'un confrère, le félicitait sur l'excellence de son Dictionnaire : « Imaginez-vous », dit Littré, « combien il a fallu être triste pour donner sa vie à un dictionnaire ? »

On serait tenté de dire ici : « Imaginez-vous combien il a fallu être triste pour mettre sur fiches les défuntes amours des autres ? » Mais je ne puis croire que, malgré ses plaintes pathétiques et sa relative solitude, le Vicomte ait été aussi malheureux qu'il le donnait parfois à penser. Le désir d'assurer à la fois la survie de sa collection et le meilleur emploi de ce miraculeux instrument de travail dut remplir et animer la fin de son existence. Ce fut alors que, sous l'influence du charmant Gabriel Hanotaux, lui-même bibliophile impénitent, il décida de léguer ses merveilles à l'Institut de France. Théophile Gautier, lorsqu'il se sentit tout proche de la mort, dit à ses enfants : « Il viendra, de Belgique, un petit vicomte. C'est un homme extraordinaire. Il faudra tout lui communiquer et ne rien faire sans ses avis. Il connaît mieux que moi ce que j'ai fait ». Ainsi Gabriel Hanotaux put dire à ses

confrères « Il va nous venir, de Belgique, la collection d'un petit vicomte. C'est un homme extraordinaire. Il sait mieux que nous, Français, ce que nous avons fait ». Ainsi naquit la fondation Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly.

Certains ont nié l'importance et l'utilité de ces collections de documents sur les romanciers et les poètes. Paul Valéry, grand écrivain lui-même et qui n'aimait pas les confessions, soutenait que les liens de l'œuvre d'art avec la vie charnelle de son auteur doivent rester secrets. La vie privée de Shakespeare demeure si mal connue qu'on a pu nier jusqu'à l'existence de l'homme-Shakespeare. La beauté d'un drame comme la *Tempête* est absolue hors le temps et l'espace. Sera-t-elle plus émouvante si le spectateur voit, dans la retraite de Prospero, celle de William Shakespeare ? Nous ne savons rien d'Homère ; en est-il moins admirable ? Que gagnerait l'*Odyssée* s'il était prouvé que Nausicaa dut son charme à un souvenir de jeunesse du poète ? Lorsque Proust, dans une merveilleuse étude, parlait de Baudelaire, il s'attachait au style et non point à la vie.

Je crois que cette thèse n'est défendable que dans un petit nombre de cas. S'il est, en effet, sans importance que nous ne sachions rien d'Homère, parce que ses poèmes sont des épopées où il conte des aventures célèbres et collectives, peut-on lire les *Contemplations* avec le même plaisir si l'on ne sait rien de Victor Hugo, de Juliette Drouet et de la douloureuse catastrophe de Villequier ? Les poèmes anniversaires écrits pour l'ombre de Léopoldine lorsque, chaque 4 septembre, le père allait en Normandie sur cette tombe plantée de rosiers, ne sont-ils pas plus déchirants pour celui qui, avec Hugo, a vécu tout ce drame ? Quand j'ai compris que le sujet de *Béatrix*, roman donné à Balzac par George Sand qui n'osait l'écrire elle-même, était l'histoire, à peine transposée, du séjour à Nohant de Liszt et de la comtesse d'Agoult ; que Félicité des Touches représentait George Sand, telle qu'elle voulait être, j'ai vu transparaître, à travers la fiction, un autre roman qui débordait le premier. Plus beau ? Non. Mais d'une autre nature et qui, loin de nuire à *Béatrix*, donne au chef-d'œuvre de Balzac une troisième dimension.

Ajoutez qu'en bien des cas, les documents sauvés par la pieuse obstination du Vicomte valaient mieux que les œuvres de ceux

dont il réunissait les membres épars. Les romans de George Sand, pour la plupart, sont loin d'avoir la chaleur humaine de ses lettres. Je ne crois pas qu'elle ait écrit rien d'aussi parfait que ses fulgurantes épîtres à Marie d'Agoult, ses élégies de rupture à Musset ou à Michel de Bourges, ses confessions à Sainte-Beuve. Tout cela, que Spoelberch de Lovenjoul nous a conservé constitue selon moi la meilleure part, et la plus ardente, de l'œuvre de George Sand. Pensez que sans ce chercheur providentiel, comme nous l'avons déjà rappelé, nous n'aurions pas les étonnantes Lettres à l'Étrangère, qui nous révèlent un Balzac plus balzacien que ses héros. Rappelons que Théophile Gautier, grâce à lui, sera un jour ressuscité et que si jamais la place, très haute, qu'il mérite lui est rendue, il la devra aux soins attentifs, et presque filiaux, avec lesquels le Vicomte a recueilli ses moindres fragments.

Surtout permettez à un biographe, à la fois d'exprimer sa reconnaissance à l'égard de celui qui permit de renouveler et de préciser la biographie des romantiques français, et de plaider pour la biographie elle-même. N'oubliez pas que la vie d'un grand écrivain peut être d'un prodigieux intérêt, en dehors et au-delà des renseignements qu'elle apporte sur la genèse de l'œuvre. Valéry a écrit : « *Un écrivain se récompense comme il peut de quelque injustice du sort* ». Autrement dit, l'œuvre est un complément de la vie et comme une revanche sur celle-ci. Mais l'autre volet du dyptique, je veux dire la vie, n'a-t-il pas, lui aussi, sa particulière et intense beauté ? Si Balzac est devenu un grand romancier, si Musset est devenu un grand poète, c'est qu'ils ont souffert, c'est qu'ils ont lutté, jusqu'au moment où ils ont enfin découvert la seule porte qui leur fût ouverte. Comment cette lutte ne serait-elle pas, si l'homme fut grand, un spectacle sublime ? Avouons que nous ouvrons bien rarement les *Natchez* ou *Indiana*, mais je peux reprendre chaque année les *Mémoires d'Outre-Tombe* ou l'*Histoire de ma Vie*. Le vrai chef-d'œuvre de Chateaubriand, c'est Chateaubriand ; le vrai chef-d'œuvre de George Sand, c'est George Sand.

Pourquoi lisons-nous des romans, sinon pour essayer de comprendre ce grand mystère : l'âme humaine, et pour retrouver nos propres émotions chez des héros imaginaires ? Mais les héros

vraisemblables et les romans parfaits sont rarissimes. La biographie, si elle est appuyée sur un monde solide de documents, assure dès le départ la crédibilité. Cette femme, George Sand, n'est point une héroïne de fiction ; elle a vécu, elle a aimé ; de ses amours, voici les vestiges et les preuves ; voici toutes ses lettres, son journal intime, ses factures, ses contrats d'édition. Voici ses parents, ses enfants, son mari, ses amis, ses amants, ses voisins, ses fournisseurs. Voici le grand fleuve du Temps qui, d'un mouvement inexorable, emporte tout ce groupe humain vers la mort. Comment ce sujet immense, nourri de vérité, n'engendrerait-il pas une œuvre d'art, et comment cette œuvre d'art eût-elle été possible si un chercheur patient et désintéressé n'en avait accumulé, tout au long d'un demi-siècle, les éléments ? Répétons-le avec joie ; le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, lorsqu'il amassait et classait tant de précieux papiers dans la maison du boulevard du Régent, ne perdait pas son temps, ni sa vie. Il sacrifiait des plaisirs transitoires ; il édifiait un monument éternel.

On a fait au Vicomte un autre reproche : celui d'exercer une censure posthume. « A travers Spoelberch », a écrit Pierre Descaves, « s'est institué une sorte de procès du collectionneur, dans le cœur duquel pénètre la tentation de la curiosité satisfaite pour soi seul ». Cette accusation ne me paraît pas juste. Comment peut-on dire que ce collectionneur gardait jalousement pour lui-même ses trésors quand il a pris soin, au contraire, pendant sa vie et après sa mort, de les mettre à la disposition de l'immense peuple des érudits ? Il est vrai qu'un collectionneur n'aurait pas le droit de murer, dans une bibliothèque gardée comme un harem, les passions secrètes des grands hommes. On comprend qu'une période d'attente soit parfois nécessaire. Tant que survivent des personnages qui ont été mêlés à cette vie, qui sont mis en cause dans cette correspondance, ou des enfants que blesserait une révélation inattendue, la réserve est légitime. Plus tard, elle deviendrait condamnable. Des amours auxquelles la mort mit fin, cinquante ou soixante ans auparavant, ne peuvent plus faire de mal à personne.

Mais cela, qui le savait mieux que Charles de Spoelberch de Lovenjoul ? Ouvrons ses *Lundis d'un Chercheur*. Parlant des



lettres de George Sand et de la vérité due aux morts illustres, il écrit : « La mort affranchit leur mémoire des fables mensongères, que tant de causes diverses font naître à propos d'eux sur la terre et qu'ils sont forcés, par les circonstances, d'accepter sans protestation. On connaît alors pour la première fois leur véritable destinée et, de ces révélations, presque toujours amères, et souvent même désespérées, se dégage un mérite suprême : la sincérité... Et qu'importe après tout si le voile, en tombant, découvre quelque tache sur le marbre resplendissant ? Ne vaut-il pas mieux montrer ces grandes figures avec leurs erreurs, avec leurs fautes, que de les envelopper éternellement d'un faux nuage de grandeur sur-humaine, impénétrable aux yeux de tous?... George Sand, en se faisant connaître tout entière, n'a rien à redouter des esprits impartiaux. Sa vie et son cœur ont assez de côtés inattaquables pour n'avoir pas à fuir la lumière sur ses faiblesses... ».

Peut-on mieux dire et ce texte ne prouve-t-il pas que le grand collectionneur, s'il était vivant, ouvrirait aujourd'hui sans restrictions aux chercheurs, toutes passions éteintes, les plus secrets de ses dossiers *bis* et *ter* ? Certes il était, par nature, pudique, mais il aimait trop ses héros pour ne pas sacrifier ses répugnances à leur vérité. Et n'est-il pas lui-même un exemple de ces fables mensongères qui s'attachent aux vivants, et dont la mort seule nous dégage ? Au temps où il aurait pu en tirer bonheur et fierté, ce méconnu fut bien peu récompensé pour son immense labeur. Beaucoup le tenaient pour un maniaque. De tels maniaques, Messieurs, sont le sel de la terre. Ils en sauvegardent les trésors ; ils préservent les souvenirs de l'humanité ; ils font, d'un passé mort, un inépuisable présent. Eux-mêmes survivent dans les monuments qu'ils ont élevés. Aujourd'hui à Chantilly, à l'Institut de France, à la Sorbonne, on dit : « *le Vicomte* » comme on disait jadis : « *Monsieur le Prince* ». Comme chacun savait alors qu'il s'agissait de Condé, premier prince du sang, chacun sait qu'il s'agit de Lovenjoul, mécène de première grandeur. Pas une thèse ne peut être écrite de Chicago à Paris, de Tokio à Sydney, sur l'époque élue par lui, sans que son nom y soit cité. Pas un érudit, pas un professeur ne peuvent ignorer les richesses inestimables qu'il leur a léguées. Ce doit être pour vous, Messieurs, un sujet de légitime fierté que de penser : « Toute l'histoire litté-

raire de la France au dix-neuvième siècle a été renouvelée, fécondée par l'un de nos compatriotes ». Rien n'est plus vrai. Sans ce Belge au grand cœur, Balzac serait un peu moins Balzac, Musset un peu moins Musset, et Théophile Gautier ne serait plus Gautier. Je suis venu vous dire que les Français en gardent envers lui, et envers vous, une reconnaissance fraternelle.

---



LE VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOU

# Hommage au Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

---

*Le 13 décembre 1958 à 11 heures, une cérémonie a eu lieu à l'Ambassade de France à Bruxelles, sous les auspices de la Commission culturelle franco-belge, au cours de laquelle une plaque rappelant le souvenir du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a été apposée sur l'hôtel de l'Ambassade. A cette occasion des allocutions ont été prononcées par son Excellence M. Raymond Bousquet, ambassadeur de France et par M. Francis Ambrière, directeur des « Annales ».*

## **Allocution de M. Francis AMBRIERE.**

Quoique pourvu, à sa naissance, des plus beaux dons de l'esprit et de la fortune, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul n'en a pas moins été en butte, pendant tout le cours de sa vie, à mille tracasseries du destin. Il semble bien que cette malchance le poursuive jusque dans l'au-delà. Les cérémonies qui se déroulent aujourd'hui à Bruxelles en son honneur étaient destinées à célébrer le cinquantième anniversaire de sa mort : or, ce cinquantième anniversaire est échu depuis dix-huit mois. Celui qui devait prendre la parole à cette occasion, ici même, était mon éminent ami M. Jean Pommier, Professeur au Collège de France et Conservateur de la Collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly depuis que le cher Marcel Bouteron a pris sa retraite. Or, M. Jean Pommier, victime d'un pénible accident, a fait le grand effort de venir à Bruxelles il y a quelques jours, et s'est vu interdire par la Faculté l'autorisation d'y revenir aujourd'hui. Voilà pourquoi, à sa demande, j'ai tout ensemble l'honneur et la confusion de parler devant vous en son nom.

Toutefois, le retard de cet hommage et l'indignité de l'orateur ne sont que des contrariétés subalternes, dont la haute mémoire de Spoelberch de Lovenjoul ne saurait souffrir. Elle est assurée de durer tant qu'il y aura, non seulement en Belgique et en France, mais de par le vaste monde, des esprits soucieux de l'histoire des hommes et capables de goûter les joies profondes de la culture.

Je viens de prononcer le mot d'«hommage», et je crois à la réflexion que ce mot est insuffisant. En vérité, c'est aussi d'une réparation qu'il s'agit. Depuis la biographe courageuse et informée que M<sup>me</sup> Alice Ciselet a consacrée à Spoelberch de Lovenjoul sous les auspices de l'Académie Royale de Langue et de littérature françaises — ce dont il convient de rendre grâce à cette institution — nous savons les incompréhensions que le savant vicomte a rencontrées dans son pays natal. Mais il serait faux d'aller croire qu'il a toujours été parfaitement accueilli en France. De son vivant, des voix se sont élevées à Paris pour lui reprocher d'accaparer les documents romantiques. Après sa mort, d'autres voix lui ont fait grief d'un testament qui, tout généreux qu'il fût, mettait à la communication des pièces de sa collection des conditions sévères. Ainsi, les Français n'ont guère moins à battre leur coulpe que leurs amis belges. Après un demi-siècle, où l'œuvre du vicomte s'est petit à petit révélée sous son vrai jour, où nous pouvons constater combien il avait vu juste et comme il a fait grand, voici enfin venue pour lui, je ne dirai pas l'heure de la revanche car son cœur était trop pur pour goûter un tel sentiment, mais l'heure du respect et l'heure de la gratitude.

Cette gratitude et ce respect ne sont pas limités, au demeurant, à la nation belge et à la nation française. Dans tous les pays où notre commune langue est cultivée, partout où le XIX<sup>e</sup> siècle français fait l'objet d'études, le nom de Spoelberch de Lovenjoul est connu et apprécié. Chaque année, lors des trois décades pendant lesquelles la collection Spoelberch de Lovenjoul est accessible, les chercheurs qu'on voit rassemblés à Chantilly arrivent de tous les points de la terre. On y voit non seulement de proches voisins comme M. Jacobs et M. Van der Tuin, qui nous viennent des Pays-Bas, comme M. de Cesaree, professeur à

l'Université Catholique de Milan, et M<sup>lle</sup> Annarosa Poli, professeur à Bologne ; comme M. Ruckhardt, professeur au Collège de Genève ; mais encore des Américains, des Anglais, des Allemands, des Suédois, des Israéliens, des Hongrois, des Roumains, et j'en passe. Parmi les plus fidèles ou les plus notoires de ces travailleurs de la collection Spoelberch de Lovenjoul, je dois au moins citer les trois représentants de l'Université de Chicago : MM. Preston Dargan, Springen, Crain ; M. Wayne Conner, professeur à l'Université de Washington ; le baudelairien William Bandy, professeur à l'Université de Wisconsin ; le balzacien Herbert Dieckmann, professeur à Harvard ; M. Walter Scott Hastings, l'un des meilleurs balzaciens du monde anglo-saxon, professeur à Pristone et à qui nous devons la célèbre édition des LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE ; MM. Henri Evans et J. Bennett, professeurs à Londres ; M. Kurt Schilling, professeur à Berlin ouest ; M. Duff, professeur à Jérusalem ; M<sup>me</sup> Elsa Norbeerg et M. Södergrad, tous deux professeurs à l'Université d'Upsal.

Tout ce monde d'érudits et d'essayistes, auxquels il faudrait joindre les Belges et les Français qui sont naturellement les plus assidus, est accueilli avec une parfaite amitié d'esprit, non seulement par le Conservateur Jean Pommier, mais encore par son assistante M<sup>me</sup> Siolan, dont la présence évoque irrésistiblement le souvenir de son illustre aïeul Ernest Renan. L'ombre de Renan se mêle ainsi aux ombres, si chères au vicomte, de Balzac, de George Sand, de Sainte-Beuve, de Théophile Gautier et de tant d'autres, de sorte que, du moins quant au XIX<sup>e</sup> siècle, la modeste salle de la rue du Connétable est un des hauts lieux de l'esprit français.

C'est que les lettres, les brouillons, les manuscrits que Spoelberch de Lovenjoul a rassemblés de 1853 à sa mort, en cinquante-quatre ans de patiente recherche, les sauvant ainsi de ces deux périls : la destruction et la dispersion, constituent un prodigieux trésor où les savants et les écrivains viennent puiser de toute part.

M. André Maurois dira infiniment mieux que moi, cet après-midi, ce que fut la longue quête passionnée de Spoelberch de Lovenjoul et ce que nous lui devons tous sur le plan de l'esprit.

Pour moi, sachant que le propre d'une allocution de plein air est d'être brève, je voudrais seulement ajouter ceci :

Quelle que soit l'importance de l'œuvre de Spoelberch de Lovenjoul dans le domaine de la connaissance, je crois qu'il a fait davantage encore dans le domaine de la vie morale. Cet homme patient, fervent et secret était animé par une telle foi qu'il a vaincu, fût-ce en les ignorant, tous les obstacles. On l'a plaisanté de son temps parce qu'il s'isolait dans son travail et qu'il s'était détaché des mille et un petits événements qui forment la trame de la vie quotidienne. Avec le recul du temps, comme il est clair qu'il a eu raison ! Je songe à son propos à ce fameux dialogue de Balzac avec Jules Sandeau que nous rapporte la chronique. Sandeau contait un jour à son maître ses ennuis domestiques et se plaignait des difficultés de la vie, quand Balzac, tout à coup, l'interrompant :

— Et maintenant, Sandeau, dit-il, revenons à la réalité. Savez-vous qui va épouser Rastignac ?

Cette magnifique apostrophe d'un grand créateur, qui ne peut donner à rire qu'aux sots, relève de la vérité profonde qui est celle des choses éternelles. En fuyant le monde, en négligeant le transitoire pour l'essentiel, Spoelberch de Lovenjoul a, lui aussi, opté pour la réalité authentique qui est celle de l'âme ; il a simplement et magnifiquement marqué que ce qui compte est ce qui dure. Que nous soyons ici rassemblés après cinquante ans pour lui rendre hommage est la preuve tangible qu'il ne s'était pas trompé sur sa vocation et qu'il l'a pleinement accomplie. Au nom de tous ceux qui nourrissent aujourd'hui leurs travaux de ses collections et de son exemple, je salue cette victoire, et j'apporte à la mémoire de Spoelberch de Lovenjoul l'expression d'une fidélité qui ne faillira pas.

#### **Allocution de S. E. M. Raymond BOUSQUET.**

Quelqu'un a dit un jour du Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qu'il eut deux passions « La France et les vieux bouquins ».

Ces deux passions conjuguées l'ont conduit à faire à la France un don généreux qu'on vient de rappeler. M. Jean Pommier, Conservateur des collections Lovenjoul à Chantilly, étant souffrant, personne n'était mieux placé que M. Francis Ambrière

pour parler de ces collections en tant qu'usager. Je le remercie d'avoir accepté de le faire. Il m'appartient de clore cette brève manifestation en rendant hommage précisément au grand ami de la France que fut le Vicomte de Spoelberch de Lovengoul. Si ce lettré raffiné eut à cœur de voir rentrer en France les collections qu'il en avait peu à peu rapportées, il voulut également marquer sa générosité à notre pays en lui léguant l'immeuble où, si longtemps, il vécut et travailla. Cet hôtel que j'ai le plaisir d'habiter après une quinzaine de mes prédécesseurs, est celui-là même, en effet, d'où partirent pour la France huit cents caisses de livres et, dit-on, six cents paquets de journaux et de périodiques. C'est cela aussi que veut rappeler la plaque que nous inaugurons.

Je vous sais gré, Monsieur le Ministre <sup>(1)</sup>, d'avoir bien voulu vous associer à cet hommage et je vous remercie d'y participer personnellement. Je vous prie de transmettre l'expression de ma gratitude aux membres de la Commission culturelle franco-belge que vous présidez. C'est elle qui, à l'instigation de M. et M<sup>me</sup> André Maurois et de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, a pris l'excellente initiative que nous réalisons aujourd'hui et qui me donne l'occasion de reconnaître, au nom du Gouvernement français, la dette de gratitude que la France a contractée il y a cinquante ans à l'égard d'un de ses plus généreux amis.

*M. Charles Moureau, Ministre de l'Instruction Publique a exprimé ses remerciements à S. E. M. Raymond Bousquet de l'hommage apporté par la France au vicomte de Spoelberch de Lovengoul.*

*La plaque commémorative a ensuite été dévoilée. Elle porte l'inscription suivante :*

Ici  
vécut  
le vicomte de Spoelberch de Lovengoul  
illustre érudit  
1836-1907.

---

(1) M. Charles MOUREAU, Ministre de l'Instruction Publique.



*M. Jean Pommier, professeur au Collège de France et conservateur de la Bibliothèque de Chantilly, empêché par la maladie d'assister aux cérémonies commémoratives Spoelberch, a adressé à l'Académie royale la lettre ci-dessous :*

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Empêché, comme vous le savez, par les suites d'un accident de me trouver à Bruxelles le 13 décembre, j'en éprouve un très vif regret. Comment le Conservateur de la Bibliothèque de Chantilly n'aurait-il pas tenu à participer à la cérémonie que la Belgique et la France ont organisée en l'honneur du vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul ? Au moins qu'il me soit permis de joindre aux autres hommages ce Message d'admiration pour le précurseur, celui qui, dès le siècle dernier, a compris nos études comme nous essayons de les pratiquer aujourd'hui ; et de reconnaissance pour le collectionneur incomparable qui a assuré aux recherches sur le romantisme une ère de prospérité dont nous ne voyons pas le terme. Spoelberch de Lovenjoul a « conservé » le temps pour que nous le « retrouvions ». Nous saluons en lui un grand bienfaiteur de la République des Lettres.

Je vous prie d'accueillir, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, les assurances de ma haute considération.

Jean POMMIER.

# Rapports.

Prix académique 1958. (1)

---

« Un écrivain doit écrire son livre en artiste et le vendre en épicier ». Le mot est de Maupassant. Aujourd'hui, des esprits chagrins se demandent si la multiplicité des prix littéraires, compte tenu de l'importance matérielle qui s'attache à certains d'entre eux, ne fait pas tort à la vocation d'artiste au profit de celle d'épicier. Mais ceci soulève le problème de la vertu des prix littéraires, de leur influence sur l'évolution de la littérature, sur l'esprit créateur. Problème complexe, quasi insoluble et que notre Académie, pour sa part, s'efforce de résoudre en ne considérant que l'élément artiste et en se montrant particulièrement sévère.

Nous avons, cette année, six prix à décerner : les prix Vaxelaire, Polak, Denayer, Rosy, Mockel et Vossaert. Ce dernier, le prix Vossaert, doit aller tous les deux ans à un essai de caractère littéraire. Durant la période envisagée, aucun ouvrage de ce genre n'a paru chez nous qui présentât une réelle valeur, rappelant, par exemple, l'ouvrage de M<sup>me</sup> Nelly Cormeau : *L'Art de François Mauriac*, qui avait mérité précédemment le prix. L'Académie a donc estimé de ne pas devoir, cette année, attribuer le prix Vossaert.

## PRIX VAXELAIRE

Le prix Vaxelaire, prix annuel, sert à couronner la meilleure pièce belge jouée sur une scène belge. Pour 1958, l'Académie n'a pas hésité à le décerner aux « Comédies à une voix » de M. André Frère, présentées sur la scène du Rideau de Bruxelles. M. André Frère a créé un genre. Bien qu'elles comprennent toujours plusieurs personnages, ces pièces n'ont qu'un seul interprète, qui est d'ailleurs l'auteur lui-même. Il

---

(1) Rapport présenté par M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel, à la séance publique de l'Académie du 13 décembre 1958.

y a des interlocuteurs invisibles : l'auteur les anime, suggère leurs réponses muettes, déjoue leurs intrigues, les rend véritablement présents. C'est d'une virtuosité prodigieuse. Ces « Comédies à une voix » sont aussi d'un comique irrésistible, mais derrière ce comique se cache le plus souvent une profonde vérité humaine. Tel est le cas notamment de la pièce intitulée *La Répétition Générale*. C'est une satire étourdissante de la mondanité au théâtre. On ne peut pas, à son sujet, ne pas penser à Molière. M. André Frère, qui a déjà conquis d'autres scènes que celles de Bruxelles, est un grand auteur dramatique. Il convenait, par le moyen d'un de nos prix, de rappeler qu'il était Belge.

#### PRIX POLAK

L'Académie attache une valeur particulière au prix Polak décerné, tous les deux ans, à un recueil de vers dont l'auteur est un « moins de trente-cinq ans ». Le palmarès du prix Polak, qui en est à sa quatorzième édition, marque la richesse et la qualité de notre école poétique. Cette année, il distingue un des plus sympathiques et des plus doués parmi nos jeunes poètes : M. Philippe Jones. Celui-ci n'est plus un débutant. Son bagage poétique compte déjà cinq volumes. Le recueil couronné a pour titre : *Amour et autres visages*. L'auteur y évoque l'amour, la mer, les arbres, les insectes. Il en tire une vision du monde. C'est une poésie intelligente, un peu hautaine, un art dépouillé. On n'y trouve pas des images, mais la finesse et la fermeté de l'expression. M. Philippe Jones crée une sorte de lyrisme concentré, vitaminé. C'est un poète de notre temps.

#### PRIX DENAYER.

C'est à un écrivain faisant *profession* d'écrire que doit aller le prix Denayer. Une profession qui, en Belgique surtout, exige autant de courage que de talent. Tel est le cas de M. Maurice Carême. C'est une chose admirable que la longue et inaltérable fidélité de Maurice Carême à la Muse. Il ne vit que pour elle. Celle-ci, il est vrai, l'a payé de retour. Elle lui a accordé le don du chant. Elle a fait de lui le poète le plus populaire de chez nous, dans le meilleur sens du mot. Sa poésie est fine, tendre, gracieuse, fraîche, musicale. Elle noue ses guirlandes autour de l'enfance, de la mère, de l'épouse, de la maison. Elle enlumine les paysages du Brabant wallon. Maurice Carême a le mérite

d'avoir donné ou redonné à nombre de nos concitoyens le goût de la poésie. C'est véritablement un apôtre de la Poésie.

Mais voici que récemment il a publié un nouveau recueil : *Heure de grâce*. Le ton est tout autre. Aux délicates sonorités du clavecin, ont succédé des arpèges d'orgue. Ainsi, au milieu du chemin de la vie, l'inquiétude sourd de l'âme du poète. C'est l'angoissante interrogation devant la mort. C'est la quête de Dieu. *Heure de grâce* est un grand livre humain, d'une sincérité émouvante. En le fermant, on peut se demander si la poésie n'est décidément pas la voie la plus sûre qui mène à la foi.

#### PRIX ROSY

Le prix Léopold Rosy, prix triennal, est destiné à un essai. Avec l'assentiment de son éminent fondateur, le prix a été attribué, cette fois, à un Français, M. Claude Pichois, pour son ouvrage : « *L'image de la Belgique dans les lettres françaises de 1830 à 1870*. Non seulement nos amis français décernent leurs grands prix littéraires à des écrivains belges, mais voici, vous l'entendez, qu'ils se penchent également sur l'histoire de notre pays. A défaut d'une réciprocité équivalente, c'est une façon discrète de témoigner notre reconnaissance que d'attribuer à l'un des leurs un de nos prix académiques. M. Claude Pichois est attaché au *Centre National français de la Recherche Scientifique*. Son nom est familier à ceux qui s'intéressent aux études baudelairiennes. Dans l'ouvrage couronné, l'auteur étudie l'image de la Belgique à travers de grands écrivains français, Michelet, Gautier, Nerval, Balzac, Victor Hugo, Stendhal, Alexandre Dumas père, bien d'autres encore. Image discordante, souvent injuste, parfois caricaturale, l'auteur est le premier à le reconnaître. C'était le temps où la France, une certaine France, gardait rancune à la Belgique d'avoir recouvré son indépendance. Depuis, les choses ont bien changé. A tout le moins, l'ouvrage de M. Claude Pichois permet-il de mieux apprécier la valeur de l'actuelle amitié franco-belge.

#### GRAND PRIX ALBERT MOCKEL.

Le prix le plus important, matériellement et littérairement, dont dispose notre Académie est le « Grand Prix de Poésie Albert Mockel ». Il doit être décerné tous les cinq ans par un jury composé partie d'académiciens et partie d'écrivains non encore académiciens. Il a été

très justement attribué pour la première fois, en 1953, à M. Armand Bernier. Pouvait-on, cette fois, ne pas le décerner à M. Marcel Thiry, en dépit de sa qualité d'académicien, M. Marcel Thiry est le plus original, le plus exceptionnel, le plus illimité de nos poètes. Il est entré en poésie, il y a plus de trente ans, avec un recueil dont le seul titre a créé chez nous un nouveau climat poétique : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*. Marcel Thiry possède le secret de la magie des mots. Elle se traduit jusque dans les titres de ses recueils : *Trois longs regrets du Lis des champs*. Telle est sa force lyrique qu'elle lui permet de forger de nouveaux mots, à moins qu'il ne fasse d'un substantif un adjectif, ainsi le titre d'un de ses derniers recueils : *Anabase platane*. La poésie de Marcel Thiry est installée au cœur de notre époque. Il traite de l'homme moderne et de ses problèmes, plus spécialement dans le recueil intitulé *Statue de la Fatigue*. Il est un amant de la vitesse

*Et qui entends des vers sur le bruit du moteur.*

Dans une pénétrante étude parue récemment, notre confrère Robert Vivier parle de « l'intelligence infatigable de Marcel Thiry qui lui sert à éclairer sa sensibilité ». Formule qui donne la clef du génie poétique de l'auteur d'*Usine à penser des choses vistes*.

Le fondateur du prix, Albert Mockel, le poète de *La Flamme Immortelle*, le père du symbolisme, a dû profondément se réjouir du choix fait par notre Académie.

LUC HOMMEL.

### Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1958 <sup>(1)</sup>

Il y a un an, notre Compagnie se réjouissait de battre un record dans l'histoire du Concours scolaire national. Nous en éprouvons quelque fierté, car nous croyons que l'Académie remplit une de ses missions les plus utiles et les plus sympathiques lorsqu'elle encourage dans les écoles, à travers tout le pays, l'art de bien écrire, associé à la discipline d'une pensée juste et claire comme au développement de l'imagination et de la sensibilité littéraires. A la conviction de servir

(1) Ce rapport a été présenté par M. Joseph Hanse à la séance publique de l'Académie du 13 décembre 1958.

ainsi, comme nous le devons, la langue française, vient s'ajouter la satisfaction de sentir à quel point maîtres et élèves nous accordent leur confiance.

Jamais encore, semble-t-il, jusqu'à présent, nous n'avions reçu un tel témoignage de l'intérêt qu'éveillent, chez les professeurs de français, les paroles ici prononcées. Nous avons tenté, l'an dernier, de dissiper des préventions, des inquiétudes. Nous avons montré que la dissertation, autant que les autres compositions littéraires, peut recueillir les faveurs d'un jury d'écrivains.

Rassurées par nos réflexions, plusieurs écoles, jusqu'alors hésitantes, se sont décidées à nous envoyer une copie. C'est ainsi que, plus nombreux encore qu'en 1957, 141 établissements d'enseignement moyen ont participé à notre quinzième concours : 81 du régime français, 59 du régime flamand, 1 de l'Athénée d'Eupen ; 88 concurrents appartiennent à l'enseignement officiel, 53 à l'enseignement libre, qui en présentait une dizaine de moins l'an dernier.

Encore faut-il ajouter que plusieurs maîtres ont renoncé à nous soumettre des travaux qu'ils ne jugeaient pas dignes de notre intérêt. De tels aveux nous touchent, ils nous consolent de l'impertinence involontaire de ce Préfet nous annonçant qu'une de ses élèves « a bien voulu participer », dit-il, à ce tournoi. Signalons en passant que le nombre de ces jeunes filles augmente : 66 au lieu de 59 ; mais les garçons, qui sont 75, continuent à détenir la majorité (1).

Ce qui nous frappe davantage encore, comme une réponse directe, c'est l'accroissement subit, extraordinaire, du nombre de dissertations envoyées pour l'épreuve éliminatoire. Les années précédentes, elles osaient à peine se présenter à côté des autres essais littéraires ; cette fois, elles constituent 67 % des copies. Et je suis heureux d'ajouter que, parmi les travaux que nous avons sélectionnés, plus de 60 % sont des dissertations.

Le jury, comme de coutume, comprenait pourtant une majorité d'écrivains, puisque j'avais le plaisir d'y siéger à côté de notre direc-

---

(1) Enseignement officiel :

régime français : 51 concurrents, 31 garçons, 20 jeunes filles ;

régime flamand : 36 concurrents, 18 garçons, 18 jeunes filles ;

Athénée d'Eupen : 1 garçon.

Enseignement libre :

régime français : 30 concurrents, 13 garçons, 17 jeunes filles ;

régime flamand : 23 concurrents, 12 garçons, 11 jeunes filles.

Au total : 75 garçons, 66 jeunes filles.

teur, M. Lucien Christophe, de notre secrétaire perpétuel, M. Luc Hommel, et d'un poète, M. Edmond Vandercammen.

La cause est donc entendue. Les concurrents peuvent être assurés que le jury accueille tous les genres, de la dissertation au poème, en passant par l'amplification poétique, la narration, le conte, la nouvelle, la description, l'évocation d'un souvenir, d'une aventure réelle ou fictive. Une seule règle nous guide : il faut que la copie révèle des qualités en rapport avec le sujet imposé comme devoir ou librement choisi. Que la dissertation puisse toujours se présenter sous la forme d'un travail littéraire, c'est une certitude. Mais, comme nous le disions l'an dernier, si l'on veut donner à l'élève toutes ses chances, il faut bien choisir les thèmes qu'on soumet à sa réflexion, à son cœur. Certains, un peu froids, techniques, trop abstraits ou qui ne peuvent l'intéresser profondément, l'inclinent presque à coup sûr vers la sécheresse ou la banalité. Combien d'autres, au contraire, par leur substance ou un énoncé plus excitant, éveillent une résonance très large, deviennent pour l'adolescent une occasion de s'interroger, de se livrer, de s'émouvoir, de rêver, de manifester l'originalité de son jugement, sa fantaisie, son imagination, sa culture ! Beaucoup de professeurs le comprennent fort bien : parmi les sujets traités dans les copies qu'ils ont eux-mêmes sélectionnées, un grand nombre sont excellents.

Tels ceux-ci, que je cite sans commentaires et que je prends parmi beaucoup d'autres : Tous les changements, même les plus souhaités, ont leur mélancolie. — Ouvertes ou jointes : quelle devise pour les mains ! — Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie. — Donner est jeter un pont par-dessus l'abîme de ta solitude. — Je suis captif de mille êtres que j'aime. — Ferme les yeux et tu verras. — Quand la jeunesse se refroidit, c'est le monde entier qui claque des dents.

\* \* \*

Selon le règlement de notre concours, chaque établissement choisit lui-même une copie, quel qu'en soit le sujet, parmi les compositions de seconde et de première. La direction certifie qu'il s'agit bien d'un travail personnel. La sélection peut porter sur plusieurs classes, mais — il faut le rappeler — nous ne pouvons accepter qu'une seule copie par école.

Tous les travaux sont lus et appréciés par le jury qui, finalement, classe les neuf meilleurs pour chacun des deux régimes linguistiques. Les dix-huit concurrents sélectionnés sont convoqués au Palais des Académies pour une épreuve en chambre sur un sujet imposé. En vertu

d'une disposition complémentaire, le jury peut former un troisième groupe en invitant à cette épreuve finale un ou deux étudiants fréquentant une école située dans les cantons de langue allemande ; il faut toutefois qu'ils aient obtenu un résultat qui les aurait placés en ordre utile dans l'une des deux autres catégories. Le même critère détermine, à la fin du concours, s'il y a lieu d'attribuer des prix à ces élèves.

Cette année, nous avons organisé l'épreuve finale le 25 septembre ; dix-neuf élèves y étaient convoqués ; deux d'entre eux n'ont pu présenter : l'un était en Amérique, l'autre était malade ; dix-sept ont donc traité le sujet choisi par le jury : huit du régime français, huit du régime flamand, un de l'Athénée royal d'Eupen.

Nous leur avons demandé : Quelles sont vos lectures préférées ? Pour bien montrer que nous attendions autre chose qu'une liste de livres, nous avons précisé : Justifiez votre réponse en disant ce que vous demandez à la lecture.

On pourrait faire d'abondantes réflexions sur l'éventail des auteurs que préfèrent ces dix-sept jeunes gens : il faudrait y inscrire plus de cent noms, bien que les candidats, soucieux de s'en tenir à leurs lectures préférées, aient eu la sagesse de ne pas énumérer leurs lectures occasionnelles, inspirées par l'actualité, les prix littéraires ou les succès du jour.

Le jury, on le pense bien, n'a pas apprécié ces confidences en fonction de ses propres goûts. Ce qui lui importait, outre la correction de la langue, sur laquelle nous attirons une fois de plus l'attention, c'était l'aisance, la clarté d'un exposé bien ordonné, la sensibilité qui s'y révélait, la sincérité des commentaires, l'absence de convention, l'affirmation, même discrète, d'une personnalité.

Pour le régime français, le premier prix est décerné à M<sup>lle</sup> Thérèse Denoël de l'École abbatiale de la Paix Notre-Dame à Liège. Ses auteurs préférés s'évalent dans un large panorama international, où voisinent poètes et romanciers. Il est dominé par Saint-Exupéry, qui fascine plusieurs des concurrents, sensibles à sa haute conscience de la dignité de l'homme. Pour caractériser ces auteurs, M<sup>lle</sup> Denoël a d'heureuses formules, qui ne paraissent pas empruntées, où l'on retrouve toujours un idéalisme qui sait déceler l'espérance à travers l'inquiétude et apprécier les écrivains qui, dit-elle, ont donné à l'homme « une chance de salut dans sa dépendance du sacré, dans son amour des autres, car c'est l'amour qui sauve ».



Le deuxième prix a été mérité par M<sup>lle</sup> Renée Henry. Avec elle, c'est la seconde fois, en deux ans, que le Lycée royal de Charleroi est à l'honneur en ce concours. L'exposé de M<sup>lle</sup> Henry révèle un esprit clair, méthodique ; elle présente un choix personnel et heureux qu'elle justifie avec nuance et conviction, en s'attachant aux qualités littéraires autant qu'aux vertus morales, et d'où émergent Albert Camus, Georges Duhamel et Vercors.

Notre troisième lauréat, M. Alain Devroye, de l'Athénée royal de Chênée, témoigne de lectures abondantes et bien assimilées. Sa présentation a de l'aisance, elle est directe et parfois même attachante. Il analyse fort bien ce qu'il cherche dans ses lectures, c'est-à-dire lui-même, et il avoue à quel point il s'est senti rapproché, notamment, de certains héros adolescents.

Qu'il s'agisse de la première ou de la seconde langue, les trois prix sont obtenus, cette année, par deux jeunes filles et un jeune homme. Mais en régime flamand, c'est le jeune homme qui l'emporte nettement.

M. Jacques Derk, du Collège Saint-Louis à Bruges, nous paraît un esprit sérieux, original, enthousiaste et lyrique. Il est assez inattendu de voir un adolescent parler pertinemment des *Pléiades* de Gobi-neau et passer de ce roman à Proust et à Cocteau pour dégager, avec une grande facilité d'expression, ce qui rapproche à ses yeux ces trois auteurs.

Le deuxième prix va cette année encore à M<sup>lle</sup> Janine Bonneux, du Lycée royal de Gand. Ainsi l'élève de première confirme les promesses de l'élève de seconde, qui avait obtenu en 1957 la même distinction. M<sup>lle</sup> Bonneux sait écrire, elle sait aussi analyser ses impressions de lectrice et dire, très simplement, les raisons de ses préférences pour des livres réconfortants et bien écrits.

M<sup>lle</sup> Annie Reniers, de l'Athénée royal flamand d'Etterbeek, obtient le troisième prix. Elle parle avec correction et lucidité de ses auteurs préférés ; elle dit fort bien pourquoi elle s'est intéressée notamment à Baudelaire et au romancier néerlandais Johan Daisne.

Enfin, lauréat de la région d'Eupen, M. François Kohl, de l'Athénée royal d'Eupen, affirme une indiscutable personnalité, un peu frondeuse mais loyale et d'une sincérité très sympathique, non dépourvue d'humour. Sa fréquentation de Proust se traduit dans son goût de l'analyse et de l'introspection et jusque dans son style.

Chacune des sept copies couronnées avait ainsi son propre accent, parce que chacun de nos lauréats faisait confiance au jury inconnu

auquel il livrait son expérience très intime. A l'heure où l'on se plaint, non sans raison, du manque de curiosité intellectuelle de la jeunesse, nous aimons à dire que nous avons été réconfortés par le sérieux de nos candidats, par la qualité de leur choix, par leur attachement aux livres profonds et bien écrits.

Nous les en félicitons de tout cœur et, au-delà d'eux, nous adressons nos compliments à leurs maîtres et à tous les professeurs de français qui ne cessent de consacrer leur temps et leurs forces à une des plus nobles tâches.

Joseph HANSE.

*Voici les noms des lauréats :*

*Régime français :*

1<sup>er</sup> Prix : Thérèse DENOËL, de l'École abbatiale de la Paix Notre-Dame à Liège ;

2<sup>e</sup> Prix : Renée HENRY, du Lycée Royal de Charleroi ;

3<sup>e</sup> Prix : Alain DEVROYE, de l'Athénée Royal de Chênée.

*Régime flamand :*

1<sup>er</sup> Prix : Jacques DERCH, de l'Institut Saint-Louis à Bruges ;

2<sup>e</sup> Prix : Janine BONNEUX, du Lycée Royal de Gand ;

3<sup>e</sup> Prix : Annie RENIERS, de l'Athénée Royal flamand d'Etterbeek.

*Région d'Eupen :*

François KOHL, de l'Athénée Royal d'Eupen.

*Voici, classés par ordre de mérite, les noms des autres concurrents qui ont participé à la compétition finale :*

*Régime français :*

Monique JADIN, de l'Athénée Royal de Nivelles ;

Jean-Pierre DUCUROIR, de l'Athénée Royal d'Auderghem ;

Maryse BERGER, du Lycée Royal Gatti de Gamond ;

Denise BROGNION, de l'École de la Retraite du Sacré-Cœur à Bruxelles ;

Madeleine LAMBOTTE, de l'Institut des Saints Anges à Verviers.

*Régime flamand :*

Monique BALERIAUX, de l'Athénée Royal d'Ostende ;  
Aimée GOOSSENS, de l'Institut de la Sainte Vierge à Audenarde ;

André VERHULST, de l'Athénée Royal de Louvain ;

ex aequo { Mariette JANSSENS, du Lycée Royal de Louvain ;  
Yvette MANDEVILLE, de l'Institut Notre-Dame des Anges  
à Courtrai.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ÉTABLISSEMENTS  
QUI ONT PARTICIPÉ AU CONCOURS :

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres
--------------------	--

*Régime français.**Brabant.*

Athénée Auderghem.	Institut des Dames de Marie, Bruxelles.
Lycée Gatti de Gamond, Bruxelles.	Institut de la Retraite du Sacré-Cœur, Bruxelles.
Athénée Etterbeek.	Institut de la Vierge Fidèle, Bruxelles.
Athénée Forest.	Institut Sainte-Ursule, Forest.
Athénée Ixelles.	Institut des Religieuses de Saint-André, Ixelles.
Lycée Ixelles.	Institut des Religieuses du Sacré-Cœur, Ixelles.
Athénée Jodoigne.	Institut des Filles de Marie, Saint-Gilles-Bruxelles.
Athénée Koekelberg.	Institut des Dames de Marie, Uccle.
Athénée Laeken.	
Athénée Nivelles.	
Athénée S <sup>t</sup> Gilles-Bruxelles.	
Lycée Émile Max, Schaerbeek.	
Athénée Uccle.	
Athénée Wavre.	

*Fl. Occidentale.*

Athénée Comines.

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
--------------------	---

*Hainaut.*

Athénée Ath. Athénée Binche. Athénée Charleroi. Lycée Charleroi. Athénée Chimay. Athénée Dour. Athénée Enghien. Athénée Gosselies. Athénée Mons. Lycée «Marguerite Bervoets», Mons. Athénée Pont à Celles. Athénée Soignies. Athénée Thui. Athénée Tournai. Lycée Tournai.	Collège Saint-Julien, Ath. Institut des Religieuses de Saint-André, Charleroi. Institut Notre-Dame, Charleroi. Institut Saint-Joseph, La Louvière. Institut Notre-Dame, Loverval. Collège Saint Stanislas, Mons. Institut des Ursulines, Mons. Pensionnat des Bernardines d'Erquennes, Ollignies. Institut des Religieuses de Saint-André, Ramegnies-Chin.
--	--

*Liège.*

Athénée Chênée. Athénée Hannut. Athénée Herstal. Lycée Huy. Athénée Liège. Athénée Marchin. Athénée Seraing. Athénée Spa. Athénée Verviers. Athénée Waremme.	Collège Notre-Dame et Saint-Lambert, Liège. École abbatiale de la Paix Notre-Dame, Liège. Institut des Saints Anges, Verviers. Institut Saint François-Xavier, Verviers. Institut Saint-Michel, Verviers.
---	---

*Luxembourg.*

Athénée Bastogne. Athénée Bouillon. Athénée Marche-en-Famenne. Athénée Neufchateau. Athénée Virton.	Institut Sainte-Marie, Arlon. Établissement Saint-Joseph, Carlsbourg.
---	--

*Namur.*

Athénée Ciney. Athénée Dinant. Athénée Florennes.	Collège Notre-Dame de Bellevue, Dinant. Séminaire de Floreffe.
---	---

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres
Athénée Gembloux. Lycée Namur. Athénée Rochefort.	Collège Notre-Dame de la Paix, Namur. Institut Père Damien, Namur. Institut Saint Louis, Namur. Institut des Sœurs de Notre-Dame, Namur.

*Région d'Eupen.*

Athénée Eupen.

*Régime flamand.**Anvers.*

Athénée Anvers.  
Lycée Anvers.  
Athénée Berchem (Anvers).  
Athénée Deurne.  
Athénée Lierre.  
Athénée « Pitzemburg » Malines.  
Lycée Malines.  
Athénée Mol.

Collège Saint-Joseph, Turnhout.  
Institut du Saint-Sépulcre, Turnhout.  
Institut des Ursulines, Wavre Notre-Dame.

*Brabant.*

Athénée Bruxelles.  
Lycée Bruxelles. 2.  
Athénée Etterbeek.  
Athénée Hal.  
Athénée Keerberger.  
Athénée Koekelberg.  
Athénée Louvain.  
Lycée Louvain.  
Lycée Molenbeek St Jean.  
Athénée Vilvorde.

Collège Saint-Joseph, Aerschot.  
Institut Saint-Georges, Bruxelles.  
Lycée de l'Annonciation, Bruxelles.

*Fl. Occidentale.*

Lycée Bruges.  
Athénée Courtrai.  
Athénée Furnes.

Institut Saint-François-Xavier,  
Bruges.  
Collège Saint-Louis, Bruges.

Athénées et Lycées	Collèges. Pensionnats et Instituts libres
Athénée Ostende. Athénée Ypres.	Institut Notre-Dame des Flandres, Courtrai. Institut Notre-Dame des Anges, Courtrai. Collège Saint-Joseph, Isegem.

*Fl. Orientale.*

Athénée Alost. Athénée Deynze. Athénée Eekloo. Athénée Gand. Lycée Gand. Athénée Grammont. Athénée Renaix. Athénée Saint-Nicolas (Waes). Athénée Termonde.	Institut de la Sainte-Vierge, Aude- narde. Collège Saint-Vincent, Eekloo. Collège Saint-Lievin, Gand. Institut « Berkenboom » Saint-Ni- colas (Waes). Institut de la Présentation, Notre- Dame, Saint-Nicolas (Waes).
--	--

*Limbourg.*

Athénée Bourg-Léopold. Athénée Hasselt. Athénée Saint-Trond, Athénée Tongres.	Institut Saint-Jean Berchmans, Genk. Institut des Sœurs de l'Enfance de Jésus, Hasselt. Collège du Sacré-Cœur, Heusden. Institut du Saint-Sépulcre, Saint- Trond. Collège Notre-Dame, Tongres. Institut de l'Immaculée Conception Tongres. Institut Saint-Aloysius, Zepperen.
--	---

*Les membres du jury :*

MM. Lucien CHRISTOPHE, Luc HOMMEL, Edmond VANDERCAMMEN,  
Joseph HANSE (rapporteur).

## Chronique.

---

### Le souvenir de Louis Piérard

*Le dimanche 21 septembre 1958, la commune de Frameries a inauguré un monument à la mémoire de Louis Piérard, qui fut Membre de notre Académie. Lors de cette inauguration, M. Constant Burniaux a prononcé l'allocution suivante au nom de l'Académie.*

L'Académie de langue et de littérature françaises m'a chargé de rendre hommage à mon ami Louis Piérard, l'un de ses membres les plus sympathiques. Piérard représentait parmi nous la Wallonie boraine, car il était bien d'ici, avec sa voix, avec son visage, avec toutes ses attitudes. Il a aimé les hommes, les artistes, les arbres et les paysages de ce pays. On peut le dire : il a aimé la Wallonie. Il l'a aimée et il en a parlé partout : à Paris, à New-York, à Mexico, à Londres. Le cher visage de sa terre natale, il l'a évoqué devant tous les publics du monde. Toute son œuvre littéraire, si attachante, répète le nom de son pays : *En Wallonie ; Les Trois Borains ; Images boraines ; Visages de la Wallonie ; Wallonie, terre de poésie*. Cela ne l'empêcha point d'éprouver une ardente curiosité de savoir le monde, une curiosité qui vivifie d'amples régions de son œuvre, qui a fait naître *La Maison des serpents, La vie tragique de Vincent Van Gogh, Terre des Indiens, Films brésiliens, Raisons d'aimer la France* et d'autres livres, bien d'autres.

Louis Piérard a vécu une vie riche et pleine. Il a voulu étreindre le monde entier. Il fut journaliste, homme politique, essayiste, conteur, romancier, traducteur, conférencier plein d'entrain et d'habileté, animateur incomparable, acteur, ténor même à l'occasion, président de nombreuses et importantes assemblées, que sais-je encore ? Il fut aussi, et les écrivains ne l'oublient pas, le promoteur du Fonds National de la Littérature. Le miracle, son mirale, c'est que malgré tout

cela, il soit resté poète, un poète spécial, il est vrai, le poète de sa propre vie.

Il y aura bientôt sept ans que Louis Piérard nous a quittés, et c'est ainsi que je le vois maintenant : un poète de sa propre vie, un poète qui avait un public et qui l'a gardé. On se souvient de lui. On entend fréquemment dire : « Si Piérard était ici, ... » Mais il est ici, il est partout, et jusque dans le visage de ce pays qu'il caresse encore à travers les cœurs et les mémoires des hommes, des femmes et des enfants.

## Un déjeuner académique

*Le 2 juillet 1949, l'Ambassadeur de Belgique à Paris et la baronne Guillaume avaient prié à déjeuner, dans leur château de Saint-Nom la Bretèche, les membres de l'Académie Française, les membres de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises, et leurs épouses. La Reine Élisabeth avait rehaussé de sa présence cette rencontre académique à laquelle notre Ambassadeur et la baronne Guillaume ont donné un pendant le 8 novembre dernier, mais cette fois, dans les salons de l'Ambassade, rue de Suresnes. L'objet de la réunion était identique, l'Ambassadeur ayant toutefois étendu son invitation aux membres de l'Académie Royale de langue et de littérature flamandes. Le déjeuner du 8 novembre 1958 a réuni plus de cent personnes. Ce chiffre seul montre combien l'initiative intelligente et généreuse du baron Guillaume répondait aux vœux des écrivains des deux pays amis, et en particulier, des membres de notre Compagnie qui lui en expriment à nouveau leur gratitude.*

*A la fin du déjeuner, des allocutions ont été prononcées successivement par M. L. Indesteghe, Directeur de l'Académie Royale de littérature flamande, M. Lucien Christophe, Directeur de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises, M. André Maurois, de l'Académie Française.*

*Nous reproduisons ci-dessous des extraits de l'allocution prononcée par notre Directeur qui commença par évoquer la réunion de 1949 :*

En renouvelant ce geste, avec tout le poids et toute l'autorité de votre charge, vous affirmez, Monsieur l'Ambassadeur, et vous-Madame, le prix et la signification que vous attachez à des rencontres



répétées entre notre jeune Compagnie — il est agréable de rester attaché à la jeunesse par quelque côté, mais il est étonnant que ce soit par le côté académique, cependant, tel est notre cas — des rencontres, disais-je, entre les académiciens belges et la glorieuse Académie Française qui, dans une formule, avec une force et une continuité uniques au monde, associe le destin de la création littéraire et le destin même de la France.

Je voudrais rappeler mon plus ancien souvenir du prestige, Messieurs, de votre Académie. C'était au début du siècle. J'avais dix ou onze ans. J'achetais chaque semaine un hebdomadaire modeste à couverture jaune qui s'appelait *Mon Dimanche*. Le goût de la variété l'emportait dans ce journal, sur le culte des lettres. Les lettres, cependant, n'y étaient pas méprisées.

Un beau jour, ou plutôt un beau dimanche, comme dans les Deux Gendarmes, *Mon Dimanche* publia la liste complète des Quarante, avec leur portrait. Quelle aubaine. Je connaissais quelques-uns des Quarante, les poètes surtout, Sully Prudhomme, François Coppée, Edmond Rostand, et aussi quelques prosateurs sans doute, Jules Claretie, Paul Bourget, René Bazin et le patriarche, Ernest Legouvé, né en 1807. Ce siècle avait sept ans, mais avec lui, ça n'avait aucune importance. Je me jetai sur *Mon Dimanche*. Je m'étonnai qu'on ne fit pas payer le numéro plus cher. Je gravai les noms des quarante dans ma mémoire et comme le journal les donnait par ordre alphabétique, je tins le duc d'Audiffret Pasquier pour le premier des immortels.

Si je vous ai raconté cette histoire, c'est qu'il m'a semblé que, jaillie des replis de la vie affective, elle pourrait peut-être, mieux qu'un éloge élaboré, faire comprendre la place que l'Académie Française tient dans notre esprit et dans notre cœur. Elle y unit avec élégance et noblesse, l'amour de la langue française et de la France, dans les grandes traditions de la liberté.

Il y a bien des manières de défendre la liberté, mais le propre de la fonction littéraire, quand on l'exerce avec probité, c'est de ne nous offrir aucune manière de ne pas la défendre. Elle est à la naissance du souffle qui assemble sur la page les mots que nous traçons. Nous en avons eu récemment un témoignage tragique. L'histoire de la littérature française nous apporte une démonstration particulièrement éloquent de cette vérité, depuis le dialogue de Joinville avec Saint-Louis, dont Péguy tira un si fier parti.

Ainsi, l'idée de gloire, si sonore et si pressante quand on considère l'histoire de la littérature à travers les siècles, le cède dans le quotidien de la tâche littéraire à l'idée d'honneur et, outre que nous travaillons

en commun à défendre l'héritage de la prose et de la poésie françaises, c'est ce qui crée, Messieurs, entre le plus illustre d'entre vous et le plus modeste d'entre nous, une solidarité et une fraternité de mission qui donnent à cette rencontre toute sa chaleur et tout son sens.

Assistaient à ce déjeuner :

*Membres de l'Académie française :*

Duc de la Force.	Jules Romains.
François Mauriac.	Maurice Genevoix.
Georges Duhamel.	Jean-Louis Vaudoyer.
Jacques de Lacretelle.	André-François Poncet.
André Maurois.	François Albert-Buisson.
Pasteur Valléry-Radot.	Daniel-Rops.
André Siegfried.	Jérôme Carcopino.
Émile Henriot.	Comte Wladimir d'Ormesson.
Comte Robert d'Harcourt.	André Chamson.
Maurice Garçon.	Jacques Chastenet.
Henri Mondor.	Robert Kemp.

*Membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises :*

Julia Bastin.	Robert Goffin.
Charles Bernard.	Albert Guislain.
Princesse Marthe Bibesco.	Luc Hommel.
Roger Bodart.	Suzanne Lilar.
Carlo Bronne.	Pierre Nothomb
Constant Burniaux.	Émilie Noulet.
Lucien Christophe.	Paul-Henri Spaak.
Henri Davignon.	Marcel Thiry.
Fernand Desonay.	Edmond Vandercammen.
Louis Dumont-Wilden.	Robert Vivier.

# TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXVI — ANNÉE 1958

---

## LA COMMÉMORATION de SPOELBERCH de LOVENJOUL

SÉANCE PUBLIQUE DU 13 DÉCEMBRE 1958

Discours de M. Lucien CHRISTOPHE .....	184
Discours de M. André MAUROIS .....	202

## HOMMAGE AU VICOMTE de SPOELBERCH de LOVENJOUL

Allocution de M. Francis AMBRIÈRE .....	213
Allocution de S. E. M. Raymond BOUSQUET .....	216
Lettre de M. Jean POMMIER .....	218

## COMMUNICATIONS ET ÉTUDES

<i>Poésie d'Entre Deux</i> (Communication de M. Pierre NOTHOMB, à la séance mensuelle du 11 janvier 1958) .....	5
<i>Théâtre et mythomanie</i> (Communication de M <sup>me</sup> Suzanne LILAR, à la séance mensuelle du 8 février 1958) .....	20
<i>Charles De Trooz</i> , par M. Lucien CHRISTOPHE .....	32
<i>Un aspect de la pensée religieuse de Max Elskamp</i> , par M. Michel OTTEN .....	37
<i>Passion et Spiritualité de Gabriela Mistral</i> (Communication de M. Édouard VANDERCAMMEN, à la séance mensuelle du 8 mars 1958) .....	55
<i>Un juron liégeois du 17<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle : M' Wert d'ôte</i> (Communication de M. Louis REMACLE, à la séance mensuelle du 19 avril 1958) .....	68
<i>Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et George Sand</i> , par M. Christophe RYELANDT .....	71

<i>Les « Mémoires » de Paul Hymans</i> (Communication de M. Gustave CHARLIER, à la séance mensuelle du 14 juin 1958) .....	107
<i>Marie Noël, dramaturge</i> (Communication de M. Henri DAVIGNON, à la séance mensuelle du 12 juillet 1958) .....	117
<i>Appolinaire Spadois ?</i> (Communication de M. Marcel THIRY, à la séance mensuelle du 12 juillet 1958) .....	125
<i>Le cahier stavelotain de Guillaume Apollinaire</i> (Communication présentée par M. Maurice PIRON, du colloque organisé les 2 et 3 août 1958, à Stavelot, dans le cadre des « Journées Apollinaire »)	136
<i>Étienne Henaux</i> , par M. Marcel THIRY .....	152
<i>La poésie du roman</i> (Communication de M. Constant BURNIAUX, à la séance mensuelle du 11 octobre 1958) .....	173

### RAPPORTS

Prix académiques 1958, par M. Luc HOMMEL .....	219
Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1958, par M. Joseph HANSE .....	223

### CHRONIQUE

Distinctions honorifiques .....	102
Le souvenir de Louis Piérard, par M. Constant BURNIAUX .....	232
Un déjeuner académique .....	233

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

---

## Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages . . . . .	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages . . . .	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages . . . . .	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages . . . . .	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages . . . . .	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages . . . . .	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages . . . . .	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages . . . . .	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages . . . . .	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages . . . . .	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages . . . . .	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages . . . . .	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages . . . . .	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages . . . . .	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages . . . . .	120.—

- WARNANT LÉON. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. 1 vol. in-8° de 255 pages ..... 140.—  
 DOUTREPONT Georges. — *La littérature et les médecins en France (épuisé)*.

## Collection de l'Académie.

- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin — Le Poète et son Art*. 1 vol. 14 × 20 de 212 pages ..... 60.—  
 BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 pages ..... 90.—  
 MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 pages ..... 60.—

## Textes anciens.

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages ..... 225.—  
 CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 pages ..... 90.—  
 LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. 1 vol. in-8° de 74 pages ..... 60.—  
 HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)*. 1 vol. in-8° de 215 pages ..... 90.—

## Rééditions.

- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages ..... 60.—  
 VANDRUNNEN James. — *En Pays Wallon*. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages ..... 60.—  
 CHAINAYE Hector. — *L'Ame des Choses*. 1 vol. 14 × 20 de 189 pages ..... 60.—  
 DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*, 1 vol. 14 × 20 de 126 pages ..... 60.—  
 BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages ..... 60.—  
 PICARD Edmond. — *L'Amiral*. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages ..... 60.—  
 LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages .... 90.—  
 GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages. 75.—  
 HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de Misère*. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages ..... 75.—

*Publications récentes.*

<b>BUCHOLE Rosa.</b> — <b>L'Évolution poétique de Robert Desnos.</b> 1 vol. 14 × 20 de 238 pages	100 frs
<b>CHAMPAGNE Paul.</b> — <b>Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie.</b> 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90.—
<b>COMPÈRE Gaston.</b> — <b>Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.</b> 1 vol. in 8° de 270 pages	100.—
<b>CULOT Jean-Marie.</b> — <b>Bibliographie de Émile Verhaeren.</b> 1 vol. in 8° de 156 pages	90.—
<b>DAVIGNON Henri.</b> — <b>Charles Van Lerberghe et ses amis.</b> 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
<b>DELBOUILLE Maurice.</b> — <b>Sur la Genèse de la Chanson de Roland.</b> 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
<b>DESONAY Fernand.</b> — <b>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.</b> 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
<b>DESONAY Fernand.</b> — <b>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.</b> 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
<b>FRANCOIS Simone</b> — <b>Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charles).</b> 1 vol. in 8° de 115 pages	100.—
<b>GILSOUL Robert.</b> — <b>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880.</b> 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
<b>GUILLAUME Jean S. J.</b> — <b>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe.</b> 1 vol. in 8° de 303 pages	120.—
<b>MAES Pierre.</b> — <b>Georges Rodenbach (1855-1898). Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE,</b> 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—

<b>NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud.</b> 1 vol. 14 × 20 de 324 pages .....	<b>120.—</b>
<b>REMACLE Madeleine. — L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust.</b> 1 vol. in 8° de 213 pages	<b>100.—</b>
<b>RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleux borain.</b> 1 vol. in 8° de 200 pages	<b>150.—</b>
<b>SOREIL Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique française (nouvelle édition revue).</b> 1 vol. in 8° de 152 pages .....	<b>90.—</b>
<b>VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage.</b> 1 vol. 14 × 20 de 232 pages .....	<b>90.—</b>
<b>VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression suivie d'une note de l'auteur).</b> 1 vol. in 8° de 296 pages .....	<b>110.—</b>
<b>Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie.</b> (Années 1922 à 1952). 1 brochure in 8° de 42 pages .....	<b>25.—</b>

*Vient de paraître :*

<b>GILLIS Anne-Marie. — Edmond Breuché de la Croix.</b> 1 vol. 14 × 20 de 170 pages .....	<b>75.—</b>
<b>DEFRENNE Madeleine. — Odilon-Jean Périer.</b> 1 vol. in 8° de 468 pages .....	<b>150.—</b>
<b>ROBIN Eugène. — Impressions littéraires. (Introduction de Gustave Charlier)</b> 1 vol. 14 × 20 de 212 pages .....	<b>75.—</b>
<b>CULOT Jean-Marie. — Bibliographie des Ecrivains Français de Belgique (1881-1950)</b> 1 vol. in 8° de 304 pages .....	<b>100.—</b>
<b>DE REUL Xavier. — Le roman d'un géologue (Préface de Gustave Charlier et Introduction de Marie Gevers)</b> 1 vol. 14 × 20 de 292 pages	<b>100.—</b>



HOUSSA Nicole. — <b>Le souci de l'expression chez Colette.</b> 1 vol. 14 × 20 de 236 pages . . . .	90.—
THIRY Marcel et PIRON Maurice. — <b>Deux notes sur Apollinaire en Ardenne.</b> 1 brochure in-8° de 32 pages . . . . .	20.—
THIRY Marcel. — <b>Étienne Hénaux.</b> 1 brochure in-8° de 20 pages . . . . .	20.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

**PRIX : 25 Frs**